16



MARIE OU L'INONDATION

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET FRANCIS CORNU

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 23 DÉCEMBRE 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GEORGES DOUVEREL, propriétaire-cultivateur. (Premier rôle)	MM. Jemma.
JÉROME DOUVEREL, son frère aîné. (Premier comique, emploi de M. Bouffé)	Raucourt.
CHARLES, fils de Jérôme. (Premier amoureux)	Linville.
EUGÈNE DE BEAUVOISIN. (Jeune premier)	E. Grailly.
ÉTIENNE, maître timonier sur un navire de l'État. (Jeune premier rôle)	Clarence.
JACQUES, marinier. (Grande utilité)	Coot.
NIQUET, garçon de ferme chez Georges. (Deuxième comique)	Dumont.
RENÉ, ouvrier terrassier	Miracy.
SIMONOT, ouvrier serrurier	Mercier.
PIERRE	Marchand.
GERTRUDE, femme de Georges (mère Dugazon)	Mmes Génot.
MARIE, sœur d'Étienne, au service de Georges. (Jeune premier rôle)	Grave.

Ouvriers, Garçons de ferme, Paysans et Paysannes.

*La scène se passe dans le village de ***, sur les bords de la Loire, aux environs de Roanne.*

ACTE I.

La Ferme du Val.

Le théâtre représente la cour de la ferme de Georges. A droite, les écuries et la grange. — A gauche, l'entrée de l'habitation de Georges. Une porte bâtarde. A gauche de cette porte, un volet à demi fermé. Au fond, une porte charretière. — Dans l'éloignement, la campagne, traversée par la Loire. A gauche, près du volet un banc de pierre. — Sur ce banc une manne pleine de fruits.

SCÈNE I.

NIQUET, *puis* JACQUES. *Au lever du rideau, Niquet sort des écuries avec une fourche à la main.*

NIQUET.

Là!.. la litière de mes bœufs est faite, ils ont du foin dans le râtelier... j'peux maintenant m'occuper de mon individu?

JACQUES, *sur le seuil de la porte charretière.*

Bonjour, Niquet.

NIQUET.

Tiens! c'est Jacques le marinier.

JACQUES.

M. Jérôme n'est pas ici?

NIQUET.

Non. Il est sur la levée, avec M. Georges, son frère, qui fait travailler à la digue. Mais il y a du monde à la ferme : mame Gertrude la bourgeoise et mamzelle Marie.

JACQUES.

C'est à M. Jérôme que je voulais parler... Je reviendrai. Adieu, Niquet.

NIQUET.

A revoir, Jacques. (*Jacques sort. Seul.*) Encore un qui a affaire à M. Jérôme et qui ne veut parler qu'à lui. Quen drôle de commerce qu'il fait donc, ce père Jérôme? (*Ici Marie entre par le fond.*)

SCÈNE II.

NIQUET, MARIE *entrant.*

NIQUET.

Tiens! vous étiez dehors, mamzelle... Moi qui vous croyais dans...

MARIE, *allant vers le banc et arrangeant les fruits que renferme la manne.*

Bonjour, Niquet!

NIQUET.

Bonjour, mamzelle...

MARIE, *avec embarras.*

Je viens...

NIQUET.

De vous promener... Le temps n'est pourtant guère beau... v'là huit jours qu'il pleut sans arrêter... et le chemin est ben mauvais d'ici à Hervieux.

MARIE.

A Hervieux...

NIQUET.

En labourant mes pièces d'avoine... j'vois tout ce qui se passe sur c'te route-là... Et, l'autre semaine encore, vous la traversiez à la quasi pointe du jour, et quand un chacun devait vous croire encore dans vot' chambre.

MARIE.

Je vous en prie, Niquet, ne dites à personne que vous m'avez vue.

NIQUET.

A cause? vous avez des amis à Hervieux... Au printemps dernier, vous y avez passé plus de trois semaines... l'air y est bon... car vous étiez partie ben pâle, et vous êtes revenue fraîche comme une rosée. A quoi donc que la mère Bertrand a pu vous occuper pendant tout ce temps-là? avec ça qu'elle ne vous laissait voir à personne.

MARIE.

Le motif qui me conduit à Hervieux est bien simple. Madame Bertrand m'a donné quelques petits ouvrages, et je prends sur mes nuits pour travailler pour elle. Madame Georges me gronderait peut-être, si elle savait que je veille, et voilà pourquoi je vous supplie...

NIQUET.

Oh! ça suffit, mamzelle!

MARIE, *à part.*

Mentir... toujours mentir!...

NIQUET.

Après tout, pourtant, vous êtes libre de vos actions... Y a deux ans, quand votre pays a été incendié, et que M. et madame Georges vous ont recueillie chez eux, vous avez demandé à travailler, et vous gagnez ben le pain qu'on vous donne. Sans vous, rien n'irait ben à c't'heure, à la ferme. M. et madame Georges, les propriétaires d'ici, n'ont pas d'enfants... M. Charles leur neveu, et puis vous, vous animez la maison; il n'y a rien qui égaye comme la jeunesse. Voyez plutôt le château de Beauvoisin, où il n'y a qu'un jeune maître à présent, vu que le vieux général est de planton en Algérie... c'est là ousqu'on s'amuse... c'est un lier farceur que M. Eugène de Beauvoisin... En ont-ils fait des réjouissances là dedans!... Pourtant, depuis quelques mois, ça se calme. S'ils avaient continué, le général aurait trouvé son château mangé... Dites donc, mamselle, (*avec intention*) il est aimable, M. Eugène... avec les jolies filles surtout... L'autre jour, je l'ons surpris qui vous contait fleurette, ben sûr.

MARIE.

Tenez, Niquet, au lieu de vous mêler des affaires de tout le monde, aidez-moi à rentrer cette manne de fruits.

NIQUET, *prenant la manne.*

Voilà, voilà... causer n'empêche pas de travailler... et moi, faut que je parle...

MARIE.

Allons, dépêchons... Voilà M. Georges qui rentre, avec M. Jérôme son frère.

NIQUET.

M. Georges! ça n'est plus le moment de baguenauder alors... c'est un bon maître, mais avec lui faudrait ne manger que sur le pouce et ne dormir que d'un œil. (*Il rentre avec Marie dans la ferme.*)

SCENE III.

GEORGES, JÉROME, *arrivant tous deux de la droite.*

JÉRÔME.

Oui, mon frère, oui, vous faites une sottise.

GEORGES.

Quand je te dis que la Loire monte depuis trois jours!

JÉRÔME.

Comme tous les ans à pareille époque... et, comme tous les ans, elle s'arrêtera.

GEORGES.

T'as décidé ça, toi!... Mais il ne faudrait qu'une nuit, vois-tu, qu'une heure, à la Loire, pour mettre tout à l'envers... Ah! je la connais ben, et je veux prendre mes précautions contre elle. Rappelle-toi donc 1825, et surtout 1790!

JÉRÔME.

Tu me cites toujours ces deux années-là.

GEORGES.

C'est que ces années-là m'ont laissé de vilains souvenirs! Dame!! En 1825, la crue m'a fait perdre toutes mes récoltes et la moitié de mes bestiaux. En 1790, notre père a été ruiné de fond en comble... et si nous vivons, toi et moi, c'est grâce à notre bonne et courageuse mère, qui, nous ayant pris dans ses bras l'un et l'autre, s'est traînée comme elle a pu jusqu'au Calvaire, seul endroit du pays que l'eau n'atteignait pas.

JÉRÔME.

Oui, je me souviens de cela; il s'est perdu bien de l'argent alors! Mais depuis on a fait de grands travaux...

GEORGES.

Sans doute... Pourtant ça ne me tranquillise pas encore... et, pour plus de sûreté, je fais élever et renforcer la digue qui longe ma terre. Pour aller plus vite en besogne, ton fils Charles doit m'amener des ouvriers de Roanne. C'est trois mille francs que je dépenserai... Mais au moins je conserverai ma ferme, mes bestiaux, mes récoltes, enfin le morceau de pain que je possède.

JÉRÔME.

Trois mille francs!... tu vas dépenser trois mille francs de terrasse et de moellons, tu vas faire cadeau de trois mille francs à la rivière... Tu es fou... Place donc plutôt cet argent.

GEORGES.

Le placer?

JÉRÔME.

Oui, je te trouverai un bon intérêt; ça ne te coûtera qu'une petite commission.

GEORGES.

Mais un cultivateur ne peut pas mieux placer son argent qu'en améliorant son bien.

JÉRÔME.

Jolie spéculation. Vous semez pour la grêle, le feu ou le percepteur des contributions... En terre, l'argent ne rapporte pas deux pour cent, et vous travaillez comme des nègres... Si vous ramassez quelques centaines d'écus, bien vite vous agrandissez votre terre, c'est-à-dire vous augmentez vos peines et vos risques... Puis, au bout de tout, vient une calamité... un incendie, une inondation, et vous laissez à vos enfants ce que notre père nous a légué, une terre qui ne valait pas trois mille écus.

GEORGES.

Tu oublies que c'te terre vaut à présent quelque chose comme cent mille francs... Ah! dame! moi et ma femme, nous ne nous sommes pas épargné la peine. Dis-moi un peu ce que deviendrait le pays, si les cultivateurs comme moi étaient tous remplacés par des ouvriers... comme j'en connais... si, au lieu de faire rapporter la terre, on ne pensait qu'à faire rapporter l'argent... Les grands auraient des écus, mais les petits n'auraient pas de pain... Va, frère, le bon Dieu donne à chacun sa besogne ici-bas... Il protége la France, car, à côté des fainéants qui la grugent, il a mis les travailleurs qui la nourrissent.

JÉRÔME.

Est-ce que par hasard tu voudrais me reprocher le logement et la nourriture que tu me donnes à ta ferme?

GEORGES.

Moi!

JÉRÔME.

Si je ne laboure pas, si je ne mène pas paître tes troupeaux... mon fils Charles te paye bien ton hospitalité... Malgré l'éducation que je lui ai fait donner, il travaille comme un paysan qu'il veut être.

GEORGES.

Jérôme, c'est mal ce que tu penses là... Quand, devenu veuf, t'as quitté Roanne et m'as amené ton petit Charles, qu'est-ce que nous t'avons dit, Gertrude et moi: Frère, vous êtes ici chez vous... T'avons-nous demandé autre chose que de l'amitié?... Nous sommes-nous inquiétés de savoir si t'étais riche ou pauvre? Charles travaille, dis-tu... Mais nous n'avons pas d'enfants, et tout ce que nous possédons sera pour lui... pour lui que nous aimons comme s'il était notre fils... car il nous connaît bien, il nous estime ce que nous valons... il ne douterait pas de nous...

JÉRÔME.

Tu laisseras ta ferme à Charles... belle grâce! à qui reviendrait-elle?... tu n'as que nous de parents... à moins que tu ne prennes pour héritière cette petite Marie!... la protégée de ta femme... une fille qui vient on ne sait d'où, une mendiante!...

GEORGES.

Une pauvre orpheline que le feu avait laissée sans asile, sans secours.

JÉRÔME.

Eh bien, à ces gens-là on fait l'aumône et on les renvoie.

GEORGES.

Du tout. On leur donne du travail et on les garde.

JÉRÔME.

Fière emplette!... Qu'est-ce que tu feras de cette péronnelle?

GEORGES.

Je la marierai.

JÉRÔME.

C'est ça... tu la doteras... tu feras tort aux tiens pour une étrangère.

GEORGES.

Tais-toi, Jérôme... voilà notre femme, elle n'aurait peut-être pas autant de patience que moi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GERTRUDE, NIQUET, *puis* MARIE, CHARLES, OUVRIERS

GERTRUDE, *à Niquet, et sortant avec lui de la ferme.*

Allons, paresseux!... Je t'avais dit d'amener Simonot pour raccommoder la ferrure de ce volet... Va le chercher et ne reviens qu'avec lui...

NIQUET.
J'y vole, mame Gertrude, v'là que j'y vole. (*Il sort.*)

GERTRUDE.
Le frère Jérôme a toujours peur qu'on l'enlève, lui et ses vieux meubles.

JÉRÔME, *montrant le volet à gauche.*
Par cette fenêtre, on entrerait dans la grande salle, et de là dans ma chambre... Et, voyez-vous, petite sœur, on tient au peu qu'on a.

GERTRUDE.
Dieu merci, il n'y a pas de voleurs dans le pays .. Enfin... tout sera remis en état ce soir, et vous pourrez dormir tranquille.

MARIE, *sortant de la ferme.*
Madame Gertrude... madame Gertrude...

GERTRUDE.
Eh bien, qu'as-tu donc?

MARIE.
Charles... (*Se reprenant.*) M. Charles arrive.

JÉRÔME.
Par Dieu! voilà une grande nouvelle... Il est parti hier pour aller à Roanne... hum! ne dirait-on pas qu'il revient des îles Marquises!

GERTRUDE.
Ecoutez donc, frère, ils s'aiment ces jeunes gens, on ne peut pas empêcher ça...

JÉRÔME, *à part.*
Au contraire... ces amitiés-là me déplaisent fort... et j'y mettrai bon ordre...

GEORGES, *qui est allé au fond avec Marie.*
Charles arrive en nombreuse compagnie... Les pauvres diables ont fait une fière étape... Allons, femme, un petit tour à la huche et au cellier. (*Gertrude entre à la ferme.*)

CHARLES, *entrant avec les ouvriers par le fond.*
Bonjour, mon oncle...

GEORGES.
Bonjour, garçon... T'as fait bonne route?

CHARLES.
Oui, mon oncle, et je vous amène tous les ouvriers que j'ai pu recruter...

LES OUVRIERS.
Bonjour, monsieur Georges!...

CHARLES, *allant à Jérôme.*
Bonjour, mon père. J'ai songé à vous, là-bas... voilà du tabac de premier choix... Je ne t'ai pas oubliée, Marie... (*à Gertrude qui rentre*), ni vous non plus, ma tante... (*Il leur donne des petits paquets.*)

JÉRÔME.
Des rubans... des colifichets... en voilà des folies... Tiens, tu feras un dépensier comme Georges!... (*A part.*) Il est très-bon, son tabac...

GEORGES, *aux ouvriers.*
Mes enfants, il s'agit d'un travail d'urgence... Restaurez-vous d'abord, puis nous irons nous mettre à la besogne... jusqu'à la nuit, et nous recommencerons demain, au petit jour.

UN OUVRIER.
Et de bon cœur!

JÉRÔME *à part.*
C'est ça... fais boire et manger ton bien... imbécile...

GEORGES, *à l'ouvrier, après avoir bu.*
Mais je te connais... tu es du pays...

L'OUVRIER.
Oui, monsieur Georges... je l'ai quitté il y a huit ans... J'étais un brin sorcier... Pour me refaire un peu, on m'a mis dans la marine... J'ai fini mon temps... et vous verrez, monsieur Georges, comme on m'a refait le moral sur la corvette *le Véloce.*

GEORGES.
Sois le bien revenu... Encore un verre...

MARIE, *à l'ouvrier, le prenant à part*
Vous étiez sur la corvette *le Véloce?...*

L'OUVRIER.
Oui, mam'zelle... bonne marcheuse... en station à Oran.

MARIE.
Sur cette corvette, vous avez dû connaître Étienne, n'est-ce pas?

L'OUVRIER.
Pardine!... un maître de timonerie... Brave et digne garçon!... Quand j'ai quitté le bâtiment, il était en instance pour obtenir un congé.

MARIE, *à part.*
Mon Dieu!... mon Dieu!... il va venir!..

TOUS LES OUVRIERS.
A vot' santé, monsieur Georges!

GEORGES.
Merci, mes amis, merci... Vous avez fini, partons!

GERTRUDE, *à Georges.*
Va, mon homme, nous ne resterons pas les bras croisés ici, et à la fin de la journée, vous trouverez un vrai repas de noces!

GEORGES.
Et maintenant, les enfants, à la digue!

TOUS.
A la digue!

MARIE, *bas à Charles.*
Il faut que je vous parle!

CHARLES, *bas.*
Ici, dans un moment! (*Ils sortent par le fond. Gertrude et Marie rentrent dans la ferme. Jérôme reste seul.*)

SCÈNE V.

JÉRÔME, puis JACQUES.

JÉRÔME, *rentrant par la droite.*
Vont-ils lui en manger des écus, ces gaillards-là!.. Peut-on gaspiller son avoir comme ça... Enfin, c'est son affaire.

JACQUES.
Monsieur Jérôme?

JÉRÔME.
Eh ben?

JACQUES, *timidement.*
C'est moi!

JÉRÔME.
Je le vois ben... Qu'est-ce que tu me veux?

JACQUES.
Monsieur Jérôme, j'n'ons pas oublié que j'sommes vot' débiteur.

JÉRÔME.
J'avais pris soin de te le rappeler.

JACQUES.
Je vous dois trente écus, capital et intérêts.

JÉRÔME.
Tu me les rapportes?

JACQUES.
Oui, monsieur Jérôme.

JÉRÔME.
Donne.

JACQUES.
Les v'là, monsieur Jérôme.

JÉRÔME, *tendant la main.*
Donne donc!

JACQUES.
Faites excuse, monsieur Jérôme, mais... ils me seraient ben utiles, ces trente écus-là, car ma barque a besoin de réparations... Elle est en ben mauvais état, ma pauvre barque.

JÉRÔME.
Et d'où ça vient-il?

JACQUES.
Dame! cette barque-là me sert déjà depuis longtemps... Et, l'autre jour, en allant repêcher le père Mathieu, le passeur, qui était tombé dans la rivière, j'ai été pris par le bateau à vapeur, et l'une de ses roues m'a enlevé tout mon bordage de gauche.

JÉRÔME.
Ça ne serait point arrivé, si tu n'étais pas un maladroit.

JACQUES.
Enfin, que voulez-vous, le mal est fait, et je vous serais bien reconnaissant, si vous étiez assez bon pour m'aider à le réparer. Laissez-moi ces trente écus, et au printemps je vous en rendrai quarante.

JÉRÔME.
Du tout. Qui s'engage à trop rendre ne rend rien... Ces trente écus me sont nécessaires. Tu me les dois, les voilà, je les prends et je les garde.

JACQUES.
C'est vot' droit, monsieur Jérôme... vous ne pouvez pas vous gêner pour moi... J'irai mettre en gage, à Roanne, les boucles et la croix de ma pauvre vieille mère, avec ma montre et ma médaille... je tenais à tout ça... mais la barque doit passer avant tout... c'est le gagne-pain de ma famille... Adieu, monsieur Jérôme...

JÉRÔME.
Attends... je veux faire quelque chose pour toi.

JACQUES, *revenant.*
Vrai?

JÉRÔME.
Tiens, v'là l'adresse de M. Dubois, à Roanne... Il te prêtera sur gages... tu iras de ma part... je ne te demande rien pour ça...

JACQUES.
Merci, monsieur Jérôme... (*A part.*) Et on dit dans le pays que c't'homme-là est riche!!!

SCÈNE VI.

JÉROME, *seul*.

C'est gentil, le son de l'argent!... Il n'y a rien de mieux, si ce n'est la vue de l'or... (*Mettant l'argent dans sa poche.*) Voilà une petite rentrée... en attendant la grosse... que je saurai tirer du seigneur de Beauvoisin... Allons serrer ces chers écus... Je n'ai pas été si sot que d'avoir ma caisse dans cette ferme, qui est ouverte à tout venant... et où dame Gertrude a les doubles clefs de toutes les chambres... Non... c'est dans l'ancienne maison du garde, que j'ai louée à mon frère... c'est dans cette baraque en ruine, où personne ne loge, où personne ne s'arrête... c'est là que j'ai caché mon trésor... Pour éloigner tout soupçon, je n'ai pas même fait relever la porte qui est tombée... on ne devinera jamais qu'au milieu de ces décombres abandonnés, il y a... une fortune!

SCÈNE VII

JÉROME, CHARLES, *arrivant du fond*.

CHARLES.

Mon père... un homme est là qui veut vous parler.

JÉROME.

Qu'est-ce que c'est que cet homme?

CHARLES.

Je ne le connais pas. Il arrive, je crois, de la ville... j'avais proposé de le faire entrer dans la ferme; mais il a refusé. Il vous attend dans le verger, pour vous remettre des papiers qu'il vous apporte.

JÉROME, *à part*.

Ce doit être Dubois de Roanne. (*Haut.*) J'y vais. (*Apercevant Marie qui sort de la ferme.*) Encore cette petite... Oh! il faudra que je surveille ces tourtereaux-là! (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE VIII.

CHARLES, MARIE.

CHARLES, *courant à Marie*.

Marie... qu'as-tu donc?... comme te voilà pâle et agitée...

MARIE.

Charles... mon frère va venir!

CHARLES.

Ton frère!... séparée de lui depuis plusieurs années, son retour devrait te faire heureuse... ne m'as-tu pas dit que ce frère avait un bon et noble cœur?

MARIE.

Après les malheurs de ma famille, après la mort de mon père, c'est Étienne qui nous a soutenues, ma mère et moi... fils aîné de femme veuve, il était exempt du service... mais, pour nous donner du pain, il s'est engagé... Envoyé dans les mers des Indes, il resta longtemps sans pouvoir nous faire parvenir de ses nouvelles... Il y a seulement quelques mois qu'il m'écrivit d'Oran, où sa corvette était arrivée et devait stationner... Alors, Charles, mon frère était pour moi toute ma famille, je lui devais l'aveu que j'aurais fait à ma mère, si Dieu me l'avait conservée. J'écrivis à Étienne pour lui annoncer la mort de notre digne mère, l'incendie qui avait fait de moi une mendiante, je lui dis les bienfaits de ta famille, ton amour... je lui dis notre faute, Charles, et ton serment de n'avoir jamais pour femme que la mère de ton enfant. A cette lettre, Étienne n'a pas répondu... mais il revient... il revient pour me maudire, peut-être.

CHARLES.

Te maudire, toi!

MARIE.

Il m'avait laissée honnête et pure...

CHARLES.

Il te retrouvera ma femme. Notre faute n'est qu'à moi... et sur le berceau de notre fils, j'ai fait le serment de la réparer. Si je t'ai suppliée de cacher à tous notre amour et notre enfant, c'est que j'attendais que je fusse majeur et maître de moi... Je savais trop bien que mon père ne verrait que ta pauvreté... et refuserait d'approuver notre union... Aujourd'hui j'ai vingt et un ans, et tout à l'heure, à Hervieux, en embrassant notre petit Julien, j'ai renouvelé mon serment. Demain, nous solliciterons à genoux le consentement de mon père. S'il est inexorable, s'il repousse notre enfant, alors, nous irons demander à Dieu son pardon pour le passé, sa bénédiction pour l'avenir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉTIENNE, NIQUET.

NIQUET.

Par ici, monsieur le marin... vous êtes ben à la ferme de monsieur Georges, et voilà mademoiselle Marie.

MARIE.

Étienne! mon frère!...

ÉTIENNE, *l'embrassant*.

Ma sœur... ma bonne sœur!... (*Charles a renvoyé Niquet.*)

MARIE.

Étienne!...

ÉTIENNE.

Oh! laisse-moi te regarder... je crois revoir en toi notre mère bien-aimée, notre mère qui, elle aussi, t'aurait pardonné, Marie...

MARIE, *lui baisant les mains*.

Mon frère!...

ÉTIENNE.

Oui... à toi, pauvre femme... je pardonne... Mais, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi j'ai sollicité un congé?... pourquoi je suis venu ici, en marchant nuit et jour?... Le malheur seul a jusqu'à présent frappé notre famille, Marie, et, moi vivant, le déshonneur ne souillera pas notre nom! (*Apercevant Charles, qui s'était tenu à l'écart.*) Nous ne sommes pas seuls... quel est ce jeune homme?

MARIE, *baissant les yeux*.

C'est lui...

ÉTIENNE.

M. Charles?...

CHARLES, *lui tendant la main*.

Votre frère!

ÉTIENNE, *sans donner sa main à Charles*.

Prenez garde, monsieur, vous ne m'abuserez pas, moi, avec de belles phrases et de faux serments.

CHARLES.

Point de doutes offensants, monsieur Étienne, et surtout, point de menaces inutiles... J'aime Marie et Marie sera ma femme. Je ne vous demande qu'un délai de quelques heures... ce soir, et en votre présence, j'avouerai tout à M. Georges Douverel, le bienfaiteur de Marie. M. Georges est mon oncle et m'aime comme si j'étais son fils; lui non plus, ne voudrait pas de tache sur notre nom. Il parlera à mon père, dont la sévérité m'effraye, il vaincra sa résistance peut-être; s'il n'obtient rien, je sais quel est mon devoir, et ce devoir sera rempli. Touchez donc ma main, Étienne, car cette main est celle d'un honnête homme.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GERTRUDE, *sortant de la ferme*.

GERTRUDE.

Voyez un peu si ce Simonet viendra!

MARIE, *courant à elle*.

Oh! madame!...

GERTRUDE.

Qu'as-tu donc, petite?... et qu'est-ce que c'est que ce beau garçon-là?

MARIE.

C'est Étienne... c'est mon frère!

GERTRUDE.

Ton frère?

ÉTIENNE.

Qui ne sait, madame, comment vous exprimer sa reconnaissance...

GERTRUDE.

Un marin qui est embarrassé pour si peu... allons donc... embrassez-moi, mon garçon...

ÉTIENNE, *allant à elle et l'embrassant*.

De grand cœur.

GERTRUDE.

Là... ça n'est pas plus difficile que ça!

ÉTIENNE.

Sans vous, que serait devenue Marie?...

GERTRUDE.

Les mauvais jours sont loin, n'en parlons plus... Votre sœur est une brave fille qui fait plus dans la maison que moi-même. N'allez pas nous la reprendre, au moins, (*elle passe entre Marie et Étienne*) nous ne pourrions plus nous en passer; sans compter que nous l'aimons comme si elle était de la famille... Dis donc, Charles, as-tu prévenu ton oncle, sait-il que nous avons ici un amiral en herbe?

CHARLES.

Mon oncle surveille ses travaux.

ÉTIENNE.

Et c'est à moi d'aller à lui, de le remercier.

GERTRUDE.

Avec lui, vous en serez quitte pour une bonne poignée de main. Oh! nous ne sommes pas façonniers, nous autres... J'vas vous conduire à mon homme... Donne-moi ma mante, petite...

MARIE.

Oui, madame. (*Elle entre à gauche, et en sort aussitôt avec la mante qu'elle place sur les épaules de Gertrude; pendant ce temps, Étienne s'est approché de Charles.*)

ÉTIENNE, *bas*.

N'oubliez pas ce que vous m'avez promis, vous ne m'avez demandé que quelques heures.

CHARLES.

Ce soir même, mon oncle saura tout.

GERTRUDE.

Me voilà prête; allons, monsieur le marin... donnez-moi votre bras... Ah! mais sais-tu, Marie, que je vas être fière de traverser le village comme ça... Mon Georges a été bien, dans son temps... Mais, vrai, ton frère est encore mieux! (*Ils sortent tous les quatre. Gertrude, Étienne, Charles, par le fond; Marie, par la gauche.*)

SCÈNE XI.

JÉRÔME, *puis* EUGÈNE.

JÉRÔME, *rentrant par la droite.*

Ayez donc des associés! Cet imbécile de Dubois, qui a eu la faiblesse de se laisser toucher par les grands mots de ce petit Beauvoisin... et qui a eu la sottise plus grande encore de m'adresser ce jeune homme... moi, qui avais tant d'intérêt à rester inconnu dans cette affaire-là... Si on sait dans le pays que je fais poursuivre M. de Beauvoisin pour argent prêté, on ne me croira plus pauvre... et ces gueux de paysans m'assassineront pour me voler... Je ne verrai pas M. de Beauvoisin... D'ailleurs, il ne viendra pas ici. (*Il va pour sortir.*)

EUGÈNE, *entrant par le fond.*

Monsieur Jérôme!

JÉRÔME, *surpris.*

M. de Beauvoisin!

EUGÈNE.

Je suis heureux de vous rencontrer, monsieur.

JÉRÔME.

Puis-je savoir à qui je dois l'honneur de votre visite?

EUGÈNE.

Monsieur, j'arrive droit au fait. J'étais, à mon insu, votre débiteur, et je viens...

JÉRÔME.

Vous, mon débiteur?... Je le voudrais, monsieur... mais, malheureusement...

EUGÈNE.

Monsieur Jérôme, la dissimulation serait maintenant inutile... Mon prêteur supposé est, je le sais, M. Dubois de Roanne; mais mon véritable créancier est M. Jérôme Douverel, qui, pour chacun dans le pays, et pour moi tout le premier, n'était qu'un pauvre homme à la charge de M. Georges Douverel son frère. Mais cette misère n'était qu'apparente... Quand on prête 50,000 fr...

JÉRÔME, *vivement.*

Pardon! c'est 100,000 fr. que vous devez... à Dubois.

EUGÈNE.

On ne m'a donné que 50,000 fr.

JÉRÔME.

Oui, mais les frais, monsieur, et les intérêts des intérêts...

EUGÈNE.

Je comprends difficilement qu'un capital puisse ainsi doubler en deux ans.

JÉRÔME.

Tout dépend des conventions, et elles ont été bien faites... à ce que m'a dit M. Dubois, que cela regarde seul.. C'est donc avec lui seul que vous devez vous entendre.

EUGÈNE.

Mais ce M. Dubois n'est qu'un prête-nom.

JÉRÔME.

Un prête-nom?

EUGÈNE.

Encore une fois, je le sais, j'en ai la certitude... M. Dubois me l'a avoué... et, la preuve que vous êtes mon créancier, c'est que j'aperçois là, dans votre habit un dossier qui est le mien, et que devait vous apporter aujourd'hui même votre associé. Parlons donc à cœur ouvert... vous m'avez prêté 50,000 francs, il y a deux ans, aujourd'hui vous me réclamez 100,000 francs, deux fois le capital.. c'est exorbitant... c'est monstrueux!... Mais enfin, je ne prétends pas disputer sur le chiffre... soit, c'est 100,000 francs que je vous dois.

JÉRÔME.

Ah!

EUGÈNE.

Mais je n'ai point d'argent... et je viens vous demander un délai de deux mois!

JÉRÔME.

Vous ne serez pas plus en mesure de payer dans deux mois, que vous ne l'êtes aujourd'hui. Ainsi donc, on exigera le remboursement immédiat, ou l'on fera saisir les meubles et immeubles de votre père.

EUGÈNE.

Ah! vous ne ferez pas cela!

JÉRÔME.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît? Comment!... on fera saisir et vendre sur la place les meubles et outils d'un pauvre diable de journalier, on trouvera ça tout simple, et on ne pourra pas saisir le château et les meubles dorés de M. de Beauvoisin, parce qu'il est comte, général et grand'croix.

EUGÈNE.

Songez donc à son âge...

JÉRÔME.

Moi aussi, je suis vieux... et je ne me mettrai pas à la mendicité pour épargner le père assez faible ou assez imprudent pour répondre des dettes de jeu et de débauches de son fils... Si votre père ne paye pas, c'est un malhonnête homme.

EUGÈNE.

Monsieur!

JÉRÔME.

Oui... un malhonnête homme!... sa signature au bas de vos billets, c'était un encouragement à vos désordres; c'était un piége tendu à ma bonne foi... Jérôme Douverel est un vieux renard qui peut tomber dans un piége, mais qui n'y laisse jamais ses oreilles.

EUGÈNE.

Ah! monsieur, si je pouvais vous dire... si vous saviez...

JÉRÔME.

Je sais que M. de Beauvoisin a répondu pour vous, que les deux derniers billets que vous avez remis à Dubois et qui garantissent la dette, capital, intérêts et frais, sont signés de lui... si le général a fait une sottise, tant pis pour lui... il la payera...

EUGÈNE.

Vous n'aurez pas cette cruauté...

JÉRÔME.

Oh! vous ne me prendrez pas comme Dubois, en jouant la comédie... Ce dossier restera dans mon secrétaire jusqu'à demain... si demain vous n'avez pas payé, j'agirai... et vous verrez comme M. Dubois de Roanne mène les affaires...

EUGÈNE.

Monsieur...

JÉRÔME.

Serviteur... (*Il entre dans la ferme.*)

SCÈNE XII.

EUGÈNE.

Oh! non... plutôt tout avouer à cet homme!... (*Il va suivre Jérôme et s'arrête.*) Mais cet aveu me mettrait plus encore à sa merci... Cet impitoyable usurier spéculerait sur mon crime, il voudrait me faire payer son silence... Quel parti prendre? ce dossier, que je lui vois enfermer dans son secrétaire... (*Il aperçoit Jérôme par le volet resté ouvert.*) Ce dossier sera remis demain aux hommes de justice... demain, ma honte peut être publique... Mon pauvre père, sauvé par un admirable dévouement d'une mort affreuse, tu reviens en France pour y chercher un repos si chèrement et si noblement mérité, et ce sera l'infamie que tu trouveras au seuil de ton foyer... oh! non! non!... je rachèterai ce dossier au prix de mon sang, s'il le faut!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GEORGES, CHARLES, ÉTIENNE, GERTRUDE, MARIE, OUVRIERS. (*Nuit graduée jusqu'à la fin de l'acte.*)

GEORGES, *tenant Étienne sous le bras.*

Oh! vous avez beau faire des façons, je vous disons, moi, que vous passerez vot' congé chez nous... le jour, je vous montrerai mes pièces de labour, mes vignes, mes granges... dame! c'est nos champs de bataille, à nous autres... le soir, vous nous conterez vos campagnes, vos voyages.

ÉTIENNE.

On ne peut résister à une offre aussi franche et aussi cordiale. J'accepte, monsieur Georges.

GEORGES.

Touchez là...

ÉTIENNE.

Mais à une condition... c'est que... comme tout le monde ici, je travaillerai.

GEORGES.

C'est ça... vous donnerez un coup d'œil ou un coup de main à la digue que je fais rétablir...

GERTRUDE, *qui a aperçu Eugène.*

Dis donc, notre homme, tu ne fais pas attention que nous avons une visite.

GEORGES.

Oui, vraiment... monsieur le vicomte à notre ferme... quel honneur!

NIQUET, *à part.*

Tiens! le Beauvoisin... je gage bien que ce n'est pas pour voir not' bourgeois, qu'il a quitté son château.

EUGÈNE.

Le temps menaçait, tout à l'heure... monsieur Georges!... et j'étais entré pour me mettre à l'abri.

GEORGES.

C'est vrai que le temps est bien dur depuis la semaine dernière. Le bon Dieu nous envoie d'un coup l'eau qu'il nous devait de cet été .. Mais entrez donc dans not' salle... Gertrude, un ot dans le feu et le grand fauteuil... vite!

EUGÈNE.

Mille remerciements... la nuit approche, et la route n'est pas bonne d'ici chez moi.

GEORGES.

Charles pourrait mettre la grise à la carriole... car v'là l'temps qui menace encore...

EUGÈNE.

Non... j'accepterai un manteau seulement...

MARIE.

J' vas chercher celui de M. Charles.

GEORGES.

C'est ça...

NIQUET.

Y met-elle de l'empressement!... ah! mame Gertrude, v'là Simonot. (*Un serrurier paraît, arrivant du fond avec son sac sur l'épaule.*)

SIMONOT, *saluant.*

Boujour, monsieur Georges, la compagnie.

GERTRUDE.

Ça n'est pas malheureux!... (*Allant à lui.*) C'est ce volet qui ne tient plus, et qu'il faut referrer.

SIMONOT.

Ça suffit, mame Gertrude... Je vous apporte aussi les deux doubles clefs qui avaient été forcées... celle de mademoiselle Marie et celle de M. Jérôme.

GERTRUDE.

C'est bon... c'est bon... venez ici, que je vous explique... ce que vous avez à faire. (*Simonot place les deux clefs sur le banc, avec son sac, duquel il tire un manteau, etc.; Eugène est près de ce banc et a suivi tous ces mouvements.*)

JÉRÔME, *sortant de la ferme.*

Est-ce qu'on ne songe pas à souper, aujourd'hui...

GEORGES.

Si fait, et nous aurons un convive de plus... M. Étienne, le frère de Marie. Monsieur Étienne, c'est Jérôme Douverel, mon frère.

ÉTIENNE.

Le père de M. Charles...

GEORGES.

Un peu original, mais qui n'est pas aussi méchant qu'il veut s'en donner l'air... n'est-ce pas, Jérôme?

MARIE, *entrant.*

Voilà le manteau pour M. le vicomte.

JÉRÔME, *apercevant Eugène et allant à lui.*

Encore ici, monsieur?

EUGÈNE, *bas.*

Je voulais vous revoir... votre dernier mot, monsieur Jérôme.

JÉRÔME, *bas.*

M. Dubois fera saisir demain.

GERTRUDE, *sortant de gauche.*

Messieurs, le souper est servi. (*Jérôme s'est éloigné d'Eugène, auquel Marie apporte son manteau. Eugène, sans être vu, s'est baissé vers le banc, et avec la main cachée sous le manteau il a pris les deux clefs.*)

EUGÈNE, *à part.*

La nuit me reste encore! (*Il remonte vers le fond reconduit par Georges. Charles, Étienne et Marie sont d'un côté, de l'autre Jérôme, qui semble presser Gertrude de rentrer et de se mettre à table. Tous rentrent dans la ferme. Rideau.*)

ACTE II.

La Réparation.

Une salle basse de la ferme. A gauche, une porte qui ouvre chez Jérôme. A droite, la porte de la chambre de Marie. Au fond à gauche une fenêtre fermant avec un volet qui est en dehors; celui-là même que Simonot a ferré. Au fond, à droite, une porte qui mène dans l'autre partie de la ferme. Au premier plan à droite, une haute cheminée. Au premier plan à gauche, une table et un grand fauteuil.

SCÈNE I.

GEORGES, GERTRUDE, MARIE, ÉTIENNE, CHARLES, *ensuite* NIQUET. *Au lever du rideau, le tableau est ainsi posé : Georges est assis dans un grand fauteuil. — Une table est près de lui à sa droite. Étienne est debout près de cette table. Marie est à genoux devant Georges. Gertrude essaye de la relever. Charles est debout derrière elle.*

ÉTIENNE.

Vous savez tout maintenant, monsieur Georges!... Et, généreux et bon, vous avez aussi pardonné.

GERTRUDE, *à Marie.*

Allons, ne reste pas comme ça à genoux!... Tout c'chagrin n'te serait pas arrivé, mon enfant, si tu avais eu confiance en nous... voyons, voyons, ne pleure plus et embrasse-moi... (*à Georges*) t'as ben fait de lui tendre la main, mon homme... La pauvre Marie était abandonnée, toute seule au monde, elle n'avait plus l'ange gardien que le bon Dieu donne aux jeunes filles, elle n'avait plus sa mère.

GEORGES.

Oui, Marie a payé ben durement la faute où elle est tombée... J'ai pleuré avec toi, femme, quand elle nous a conté tout ce qu'elle avait souffert pour nous cacher son secret... et, comme son frère Étienne, je lui pardonne du fond du cœur... (*Se levant.*) Mais à toi Charles... oh! non pas... (*Allant à lui.*) Cet enfant-là était chez moi... sous ma garde... Quand je lui ai dit, il y a deux ans: « Vous êtes orpheline... venez, nous vous referons une famille... « vous n'avez pas d'asile, venez... y aura place pour vous sous « not'toit... » quand je lui ai dit ça... je croyais que les Douverel avaient tous de la probité... je croyais qu'ma maison était une honnête maison... Et dans ma famille, Marie a trouvé un séducteur, et dans ma maison elle a été déshonorée!... Tiens, si tu étais mon fils, Charles, je crois que je te maudirais!...

CHARLES.

Mon oncle...

GERTRUDE.

Georges!

GEORGES.

Oh! j'sais c'que vous allez dire : Il reparera le mal qu'il a fait, n'est-ce pas? il donnera un nom à son enfant... Mais ce nom, as-tu le droit d'en disposer sans le consentement de ton père?... Je connais Jérôme, il refusera...

ÉTIENNE.

Il refusera!!

CHARLES.

Depuis hier, mon oncle, je suis maître de moi. Aujourd'hui, tout à l'heure, si vous ne me prêtez pas l'appui que je vous demande, j'irai seul trouver mon père, et...

GEORGES.

Et s'il ne veut pas t'écouter, s'il repousse la pauvre Marie... alors, t'iras chez les hommes de loi, tu feras des soumissions, comme on dit... après la faute, viendra le scandale?

MARIE, *allant à Georges.*

Non, monsieur Georges, je n'entrerai pas dans votre famille malgré M. Jérôme... Je n'irai pas à l'église avec la malédiction du père de Charles... S'il est sans pitié, j'accepterai mon sort comme une expiation de ma faute... Je partirai, je quitterai cette maison... Forte du pardon de mon frère et du vôtre, j'irai chez la digne femme qui est déjà venue en aide à mon malheur... Là, je travaillerai pour mon enfant... et le pain que je lui donnerai ne lui sera reproché par personne!

GERTRUDE.

Mais, je ne te laisserai pas partir, moi!

GEORGES.

Bien, Marie!... vous êtes une brave fille... et les honnêtes gens se doivent secours entre eux... je verrai Jérôme.

TOUS.

Ah!

CHARLES.

Avec moi, n'est-ce pas, mon oncle?

GEORGES.

Non... ta présence me gênerait... si tu étais là, je ne pourrais pas parler à cœur ouvert à Jérôme... Je n'ai besoin que de M. Étienne.

CHARLES.

Pourtant...

GEORGES.

Tu devais aller, demain, à Villefranche, m'acheter les deux bœufs de labour dont j'ai besoin... tu partiras ce soir... et quand tu reviendras demain, j'espère pouvoir te dire : Tout est arrangé, embrasse ta femme.

CHARLES.

Je vous obéirai, mon oncle.

GERTRUDE.

C'est ça, mon homme; t'as ton franc parler avec le frère Jérôme... faudra ben qu'il cède... (*Appelant.*) Niquet, Niquet!... (*Niquet paraît.*) Attelle la grise à la carriole... mon neveu part pour Villefranche!

NIQUET.

Du temps qu'il fait, merci!... V'là monsieur Jérôme qui rentre tout trempé, rien que pour avoir été à la masure du coteau des peupliers.

TOUS.

Jérôme!

NIQUET.

J'suis pas curieux, mais j'voudrais tout d'même ben savoir c'qui va faire si souvent dans c'te mauvaise cabane qui, un beau jour, lui tombera sur la tête!

GERTRUDE.

Allons!... Cocotte ne s'attellera pas toute seule...

NIQUET.

On y va, mame Gertrude, on y va! (*Il sort.*)

GERTRUDE.

N'tremble donc pas comme ça, Marie... frère Jérôme n'est pas commode... mais il n'a encore mangé personne... Et si on m'avait chargée de lui parler, moi, je lui aurais joliment dit son fait!

GEORGES.

Oh! oh!... vois-tu, Gertrude, j'dis pas ça pour te fâcher... Mais quand on veut arranger quelque chose... faut pas que les femmes s'en mêlent...

CHARLES.

Voilà mon père!

SCÈNE II

LES MÊMES, JÉROME.

JÉRÔME, *entrant du fond.*

Quel temps!... Je suis trempé comme une éponge!

GERTRUDE.

Et le feu est presque éteint... Marie... vite! ranime-le...

MARIE.

Oui, madame, tout de suite... (*Elle court à la cheminée.*)

GEORGES.

Il pleut donc toujours?

JÉRÔME.

Comme au temps du déluge!

GEORGES.

C'est une vraie désolation!

MARIE.

Approchez-vous, monsieur Jérôme... voilà de quoi vous réchauffer.

JÉRÔME, *allant à la cheminée.*

Merci!...

NIQUET, *rentrant.*

La carriole est prête, monsieur Charles partira quand il voudra.

JÉRÔME, *se chauffant.*

Tu te remets en route, Charlot... (*A Georges.*) Dis donc, Georges... j'espère que t'en uses à ton aise, de mon garçon!... (*A part, en regardant Marie.*) Ça me va... Pour quelque temps, je voudrais le voir loin d'ici.

GERTRUDE.

Tiens, Charles, v'là ton manteau, que M. le vicomte t'a renvoyé... (*Elle le lui met sur les épaules, à l'aide de Marie.*)

JÉRÔME, *assis devant le feu.*

Il n'a envoyé que ça, M. le vicomte?

GERTRUDE.

Oui, v'là tout.

JÉRÔME, *à part.*

Alors, j'irai demain à Roanne.

CHARLES.

Adieu, mon père.

JÉRÔME.

Bonne route. Eh ben! quéqu't'as à me regarder comme ça?

CHARLES.

Vous m'aimez, n'est-ce pas, mon père... vous voulez que je sois heureux?

JÉRÔME.

Certainement, et c'est précisément de ton avenir que je m'occupe. Nous causerons à ton retour.

GERTRUDE.

Viens, Marie, nous allons reconduire Charles jusqu'à la voiture. (*Bas à Georges et à Étienne.*) Bonne chance! et parlez-lui ferme! (*Elles sortent avec Charles.*)

SCENE III.

JÉROME, ÉTIENNE *et* GEORGES.

JÉRÔME.

Ah! ce feu me fait du bien!

GEORGES.

Ah çà, pourquoi étais-tu sorti par cet affreux temps?...

JÉRÔME.

Tu m'as tant parlé de débordements... d'inondations... que j'ai voulu voir, par moi-même... J'arrive de la levée... et, en effet, j'ai trouvé les eaux très-grosses...

GEORGES.

Je crois bien!

JÉRÔME.

Mais, depuis ce soir, ça n'augmente plus... ça s'arrêtera là...

GEORGES.

Dieu le veuille!

JÉRÔME, *à Étienne.*

Voilà une triste saison pour un marin en congé... Vous n'avez pas quitté le service, n'est-ce pas?...

ÉTIENNE.

Non, monsieur. Je ne suis revenu au pays que pour revoir Marie... Ma présence était nécessaire ici pour assurer son bonheur... Je veux la marier.

JÉRÔME.

Ah! vraiment!... c'est une très-bonne idée que vous avez là... (*A part.*) De cette façon, nous en serons débarrassés... (*Haut.*) Mais le mari?... Est-il trouvé?

GEORGES.

Nous avons ce qu'il faut.

JÉRÔME.

Ah! tu t'en mêles aussi, toi?... au fait, c'est ta protégée... Eh! ben... à quand la noce?

GEORGES.

Oh! nous n'en sommes pas encore tout à fait là!...

JÉRÔME.

Si vous avez trouvé le mari, qu'est-ce qui vous manque?

ÉTIENNE.

Le consentement du père...

JÉRÔME.

Du père du futur?... Il fait des difficultés... Qu'est-ce qu'il demande donc ce père-là?... Marie est une bonne et jolie fille, elle est sœur d'un brave marin... ça doit pouvoir s'arranger... ça s'arrangera.

GEORGES.

C'est ben là-dessus que je compte... allons, monsieur Étienne, faites vot' demande...

JÉRÔME, *se levant.*

Sa demande!

ÉTIENNE.

Vous avez raison, monsieur Georges, c'est trop de contrainte et d'hésitation... Monsieur Jérôme, au nom de M. Charles Douverel, votre fils, je vous demande votre consentement à son union avec Marie.

JÉRÔME.

Hein?... J'ai mal entendu... ou vous êtes fou... c'est avec Charles, avec mon fils, que vous prétendez marier votre sœur?

ÉTIENNE.

Sans doute, monsieur!

GEORGES.

Eh! pourquoi pas?

JÉRÔME.

Charles! mon fils, épouser une fille inconnue et qui n'a rien?... Jamais!

ÉTIENNE.

Mais il faut que ce mariage se fasse, monsieur!...

JÉRÔME.

Hein?

ÉTIENNE.

Car Marie est mère!... et son séducteur, c'est votre fils!

JÉRÔME.

Que dites-vous?

GEORGES.

La vérité.

ÉTIENNE.

Comprenez-vous, maintenant, que vous ne pouvez refuser, monsieur?

JÉRÔME.

Permettez... vous décidez un peu vite dans votre cause, mon cher ami... Je suis père, je dois penser à l'avenir de mon fils... et je serais coupable de lui laisser épouser une femme, qui n'aurait pas dû oublier ses devoirs... ou plutôt, une fille adroite qui, d'un amant, espérait bien faire un mari!

ÉTIENNE, *avec feu.*

Monsieur Jérôme!

JÉRÔME.

Charles est jeune... son caractère est faible... on pourrait en abuser facilement... Mais son père est là... Il a de l'énergie, il a de la volonté, son père... et jamais il n'acceptera pour bru une inconnue, une mendiante!

GEORGES.

Jérôme!

ÉTIENNE.

Ne craignez rien, monsieur Georges... quelque profonde et sanglante que soit l'injure, je n'oublierai pas que je suis chez vous, et que celui qui m'outrage est un vieillard... Celle que vous traitez si durement de mendiante et d'inconnue, monsieur... Marie, enfin, est d'une honorable famille. Notre père s'était placé, par son travail et son intelligence, au premier rang des manufacturiers de Roanne... cinq cents ouvriers lui devaient une honnête aisance. Chez le peuple, la mémoire du cœur est fidèle, et plus d'un pauvre artisan a gardé le souvenir de Louis Lambert.

JÉRÔME *et* GEORGES.

Louis Lambert!

ÉTIENNE.

Le nom d'Étienne, que nous portons aujourd'hui, était le nom de famille de ma mère. En 1830, j'étais bien jeune alors, et Marie n'était qu'une enfant; mon père, pour ne pas laisser mourir de faim ses nombreux ouvriers, continua de les faire travailler, quoiqu'une crise commerciale arrêtât la vente de ses produits. Bientôt, il dut recourir à des emprunts. Que vous dirai-je, mon père fut ruiné. Après avoir payé tout ce qu'il devait, il quitta Roanne, décidé à n'y rentrer et à en reprendre son véritable nom que lorsqu'il aurait refait cette fortune que d'avides usuriers avaient si cruellement renversée. Ce ne fut pas le courage qui lui manqua, mais la force. Mon pauvre père mourut à la peine. Vous savez comment je dus m'engager, comment Marie, devenue orpheline, se vit enlever par un incendie le peu que notre mère lui avait laissé. Maintenant, monsieur, que la pauvre fille a cru à l'amour, aux serments de votre fils, maintenant que d'un mot vous pouvez sauver celle qu'il a perdue, vous me répondez par le mépris et l'insulte!... vous oubliez donc, monsieur, qu'il reste un défenseur à Marie! vous oubliez donc qu'il y a des tribunaux en France!

JÉRÔME.

Des menaces!

GEORGES.

Monsieur Étienne, vous n'avez plus rien à dire à Jérôme... et comme il s'agit ici de l'honneur de la famille, j'veux à mon tour parler à mon frère, laissez-moi donc seul avec lui. (*Bas.*) Je réponds de tout maintenant.

ÉTIENNE.

Je me retire, monsieur Georges; mais, quoi que décide monsieur Jérôme, Marie Lambert obtiendra justice et réparation! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GEORGES, JÉROME.

JÉRÔME, *à part.*

C'est le fils de Louis Lambert!... Je croyais toute cette famille éteinte... Ce jeune homme ne sait donc rien?... non... l'incendie aura tout dévoré... heureusement...

GEORGES, *revenant, à Jérôme, après avoir fermé la porte du fond.*

A c't'heure, Jérôme, c'est à nous deux!

JÉRÔME, *brusquement.*

Qu'est-ce que tu veux, toi?... De quoi te mêles-tu? tu n'obtiendras rien de plus que l'autre... j'ai dit et je répète que je ne consentirai pas à ce que mon fils se mette la misère au cou... J'ai dit et je répète que Marie ne sera jamais ma bru!

GEORGES.

Mais tu sais, maintenant, ce que nous ignorions tous, tu sais que Marie est la fille de Louis Lambert...

JÉRÔME.

Eh! ben... après?... Lambert était un fou comme toi, qui faisait de l'humanité au lieu de faire du commerce... un niais vaniteux, qui gardait et payait des ouvriers pour confectionner ce qu'il savait ne pouvoir pas vendre.

GEORGES.

Tu devrais ajouter qu'abusant de sa confiance et de sa bonne foi, un homme d'argent est venu le trouver, et lui a dit: « C'est « beau ce que vous faites là, je vous aiderai, je vous ouvre un « crédit de cinquante mille écus. » Lambert compte sur c'te parole, il prend des engagements. Tout à coup, le crédit se ferme; puis le prêteur devient le plus impatient, l'plus avide des créanciers!... Enfin, il force Lambert de vendre sa manufacture, il s'en rend acquéreur à vil prix et la revend, quelques mois après, cinq fois plus cher qu'il ne l'avait payée!

JÉRÔME.

C'était bien calculé, c'était légal!

GEORGES.

Ah! v'là le grand mot... c'était légal!... Oui, la loi n'a pu tout prévoir, elle ne peut pas tout punir... et il y a des gens qui se cachent derrière elle, comme les voleurs se cachent dans les bois... s'ils ne craignent rien de la justice, ils ont encore peur de l'opinion... et, comme le brigand se met d'la suie ou du charbon sur la figure, y mettent un nom devant le leur... mais tout s'découvre à la fin, et je sais, moi, où a passé la fortune de Louis Lambert.

JÉRÔME.

Tu sais... quoi?

GEORGES.

Que son prêteur n'était pas Pierre Leroux, mais bien Jérôme Denverel.

JÉRÔME.

Moi! moi, allons donc!... où aurais-je trouvé de l'argent, mon Dieu!

GEORGES.

Dans le vilain métier que tu fais depuis trente ans... dans l'usure.

JÉRÔME.

Ah! ne va pas croire que je sois riche, au moins!

GEORGES.

Oh! n'aie pas peur! il y a six ans... en 1840, quand par suite de la mauvaise récolte, je me suis trouvé gêné... j'ai mieux aimé engager une partie de mon avoir que de m'adresser à toi. Et, dans ce temps-là, je savais par ce même Pierre Leroux, dont tu ne voulais plus te servir, et que tu as remplacé par M. Dubois de Roanne, je savais que tu possédais plus de 500,000 francs.

JÉRÔME.

C'est faux, c'est un mensonge, c'est faux!... Georges, mon ami, ça n'est pas toi que je voudrais tromper... Je te jure...

GEORGES.

Pas de serments, pas de menteries inutiles... Une partie de cette fortune énorme, provenait des dépouilles de Louis Lambert, et aujourd'hui, tu reproches à ses enfants leur misère qui est ton ouvrage... c'est lâche!... c'est infâme! mais si le diable ne t'a mis qu'un écu de six livres dans la poitrine, il y a un cœur dans la mienne!... et je te jure, par Dieu et par ses saints, que tu ne feras pas deux fois le malheur de ces enfants-là!...

JÉRÔME.

Qu'on me fasse un procès!... Marie a droit, peut-être, à une indemnité... Eh ben! si je suis condamné à quelques centaines d'écus, je me gênerai pour payer, et tout sera dit!

GEORGES.

Tu te mets sur ce terrain-là?... Soit!... ça me va!... Je ne te demandais que ton consentement, je me serais chargé d'assurer le sort de Charles et de Marie, je leur aurais laissé mon bien, qui a été loyalement gagné, au grand soleil... Mais tu refuses... tu veux un procès... Eh ben! tu l'auras! et puisque l'argent est tout pour toi... c'est à ton argent qu'on s'en prendra!

JÉRÔME.

Hein?... qu'est-ce que tu dis?...

GEORGES.

Je dis que Charles est majeur, et que demain il te demandera ses comptes.

JÉRÔME.

Comment... des comptes!... mais sa mère n'avait rien quand je l'ai épousée.

GEORGES.

Tu t'es marié sous le régime de la communauté, tu as un demi-million de fortune au moins, et tu en dois la moitié à ton fils.

JÉRÔME.

Ça n'est pas possible!...

GEORGES.

C'est si possible, que, si tu ne me donnes pas, à l'instant même, ton consentement au mariage de Charles avec Marie, je te déclare que je dis tout à Charles et que je le décide à te demander sa part de ces écus qui te tiennent tant au cœur!

JÉRÔME.

Non, Georges!... non, mon cher ami, tu ne diras rien à Charles!... tu ne lui diras rien!... Je n'ai pas ce que tu crois... oh! mon Dieu, je n'en ai pas le quart... Mais enfin, c't'argent-là, dans mes mains, peut se doubler... se tripler!... Dans les mains de Charles, il s'en ira en fumée, peut-être!... Eh bien! voyons... entre frères, est-ce qu'on ne s'entend pas toujours... Tu disais que tu doterais Marie et Charles... ça ne m'étonne pas, tu es si bon... Moi, je leur donnerai le peu que j'ai... mais après moi... après moi seulement... Ainsi, Georges, mon bon petit Georges, ne dis rien à Charles de cette prétendue fortune qu'on me suppose... ne lui parle pas surtout de ces comptes qui sont inutiles entre père et fils... et moi, de mon côté... eh ben!... je...

GEORGES.

Tu consens?

JÉRÔME.

Non!... si!... c'est-à-dire je demande du temps... jusqu'à demain seulement... demain soir... D'ici là, j'aurai vu Charles... je saurai si véritablement ce mariage-là doit faire son bonheur... et dans ce cas... eh ben! je le laisserai libre...

GEORGES.

A la bonne heure!... Niquet, Niquet!...

NIQUET.

Voilà, not' maître!

GEORGES.

Dis à Gertrude, à Marie et à M. Étienne que je les attends.

JÉRÔME.

Hein! déjà!

GEORGES.

Tu vas leur dire toi-même...

JÉRÔME.

Non, non... pas ce soir... mais je t'autorise... provisoirement... (*A part.*) Des comptes... des comptes... (*Haut.*) Je rentre chez moi...

GEORGES.

Pourquoi faire?

JÉRÔME.

Je veux réfléchir un peu... (*à part*) et relire mon contrat de mariage... (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE V.

GEORGES, GERTRUDE, MARIE, ÉTIENNE.

GERTRUDE.

Qu'as-tu fait?

ÉTIENNE.

Eh bien! monsieur Georges?

GEORGES.

Touchez là... j'ai réussi!

GERTRUDE.

Il consent?

ÉTIENNE, *serrant la main de Georges.*

Merci, monsieur Georges... Les paroles me manquent... j'ai tant souffert tout à l'heure...

GEORGES, *bas.*

Chut!... n'parlons pas d'ça aux femmes... (*Haut à Marie.*) Allons, approchez, ma nièce, et venez m'embrasser!

MARIE.

Mon bienfaiteur, mon second père!

GEORGES.

Oui, c'est ça... appelez-moi vot' père... ça me fera honneur, car je l'ai connu, c'était un brave et digne homme!... Ah ça, sans reproche, je ne me suis pas mal occupé de vos affaires, il est temps que je songe un peu aux miennes... Faut que je taille de la besogne pour demain.

ÉTIENNE.

Ne vous gênez pas pour nous, monsieur Georges.

GERTRUDE.

Marie, pour te laisser causer un brin avec ton frère, j'vas faire pour toi la visite du soir dans la ferme.

MARIE.

Que vous êtes bonne!

GEORGES.

Allons, viens, femme. (*Bas.*) Ces pauvres enfants, si tu savais... j'ai bien gagné ma journée, va! (*Il sort avec Gertrude.*)

SCÈNE VI

ÉTIENNE, MARIE.

ÉTIENNE, *allant s'asseoir à gauche.*

Excellent homme! c'est à lui que tu dois le consentement de M. Jérôme, à lui seul; car je n'avais rien obtenu, moi... Je ne suis pour rien dans ton bonheur.

MARIE, *s'appuyant sur le fauteuil.*

Oh! ne dis pas cela, mon ami... Crois-tu que sans toi j'aurais inspiré le même intérêt à M. Georges?

ÉTIENNE.

De plus, j'étais si pressé d'arriver ici, que je n'ai pas même attendu que ma solde fût réglée... Et le fils du riche manufacturier Lambert ne pourra pas offrir à sa sœur le plus petit présent de noces.

MARIE.

Peux-tu songer à cela?

ÉTIENNE, *l'embrassant.*

J'aurais été si heureux de pouvoir te doter... Je suis fâché maintenant de n'avoir pas répondu à l'appel du vieux général... Oh! c'est celui-là qui t'aurait fait un beau cadeau!

MARIE.

De quel général me parles-tu donc?

ÉTIENNE.

Oh! c'est un souvenir d'Afrique... Tiens, on n'est pas maître de ça; mais je suis sûr que je serai triste le jour de ta noce... oui, comme l'eût été notre père, s'il avait vu sa fille se marier sans dot.

MARIE.

Bon père!... Il m'en avait légué une!...

ÉTIENNE, *se levant.*

Une dot!

MARIE.

Elle est perdue maintenant... Et si je te parle de cela, Étienne, c'est par reconnaissance pour la mémoire de notre père.

ÉTIENNE.

Comment ai-je ignoré cela?

MARIE.

Tu étais parti depuis plusieurs années lorsque ma mère, sentant qu'elle allait mourir, me fit approcher de son lit: « Mon « enfant, me dit-elle, nous avons bien souffert ensemble; « mais le travail nous soutenait, et j'ai dû obéir à la dernière « volonté de ton père, qui, en me remettant un paquet soigneu- « sement cacheté, m'avait dit: Ceci sera la dot de Marie. C'était « notre dernière ressource, et je serais morte de faim plutôt que « d'y toucher. Ne brise ce cachet que lorsque notre fille aura « fait un choix. — J'ai gardé précieusement le papier cacheté; « continua ma mère, j'ignore ce qu'il renferme. Tu le trouveras « dans le fond de notre vieille armoire. » — Quelques heures après, j'étais seule au monde... Mais le malheur devait encore frapper la pauvre orpheline... Quelques mois après la mort de ma mère, au milieu de la nuit, des cris épouvantables me réveillèrent... le feu dévorait notre misérable demeure. Des voisins accourent à mon aide et m'entraînent... Sur le seuil de la porte, je me rappelle les dernières paroles de ma mère mourante... Je cours au vieux meuble indiqué, la flamme l'avait atteint déjà...

ÉTIENNE.

Et ce papier!...

MARIE.

Il est sans valeur à présent; mais il me vient de mon père et j'ai voulu conserver ce précieux souvenir de son amour pour moi. Le voilà!

ÉTIENNE, *lisant.*

« Je reconnais avoir reçu en dépôt, par les mains de Dubois, « la somme de vingt mille francs appartenant à Louis Lambert, « de Roanne, et qu'à la première réquisition dudit Louis Lam- « bert, ou de ses ayants-cause, je m'engage à... » (*Parlant.*) Plus rien... la flamme a détruit le reste... pas de date, pas de signature!... A qui ce dépôt avait-il été fait?... et quel est ce Dubois qui s'est mêlé de cette affaire?... Oh! je m'informerai... je chercherai... je consulterai M. Georges.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GERTRUDE

GERTRUDE.

Allons, cet étourdi de Simonot les aura remportés sans y faire attention...

MARIE.

Que cherchez-vous donc, madame?

GERTRUDE.

Oh! deux clefs... qui se retrouveront, mon enfant... J'ai d'ailleurs bien d'autres tourments que ça dans la tête...

MARIE ET ÉTIENNE.

Qu'est-ce donc?

GERTRUDE.

Il paraît que la Loire monte toujours... Le piéton de la poste, qui arrivait de Roanne, vient de nous dire que les quais de la ville sont inondés... Georges ne veut pas se coucher, et parle d'aller sur la levée s'assurer par lui-même... de la crue de la rivière.

ÉTIENNE.

Je l'accompagnerai.

GERTRUDE.

C'est ça... un marin doit se connaître en inondations... Et puis, ça me rassure de vous savoir avec mon homme... allez vite... qu'il ne parte pas sans vous... (*Étienne sort par le fond.*) Là je suis plus tranquille... Tiens! j'oubliais de fermer ce volet-là... Le frère Jérôme ferait de beaux cris demain matin... (*Elle ferme le volet.*) V'là qui est fait... Toi, mon enfant, rentre dans ta chambre... et faisons chacune une bonne prière pour qu'il ne nous arrive pas malheur... (*Gertrude sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

MARIE, *seule.*

D'où vient donc qu'en écoutant madame Georges, tout à l'heure... une crainte vague m'a serré le cœur... les quais de Roanne sont inondés... mais Hervieux est sur la route de Roanne... au bas du coteau des peupliers. Il y a danger pour Hervieux, peut-être, et c'est là qu'est mon fils... Ici, je n'aurais rien à redouter pour lui... si j'osais! Mais on ne voudra pas me laisser aller jusque-là... on me forcera d'attendre à demain... demain!... si je pouvais sortir de la ferme sans être vue... cette fenêtre... elle donne sur la cour... je n'aurai pas besoin de passer par la petite salle... et personne ne me verra... dans deux heures, je serai de retour... (*elle ouvre le volet.*) Quel horrible temps!... la nuit est bien sombre... oh! n'importe, on n'a plus peur, quand on est mère... courons prendre ma mante! (*Elle prend la chandelle qui est sur la table et entre dans sa chambre, dont la porte se referme sur elle. — La scène reste un instant vide. — On entend les sifflements du vent et le bruit de la pluie qui tombe; — puis on voit un homme qui entre par la fenêtre. Cet homme c'est Eugène, couvert d'un manteau et une lanterne sourde à la main.*)

SCÈNE IX.

EUGÈNE.

Grâce à cette affreuse tempête, je n'ai rencontré personne sur ma route... et me voici dans la ferme... Cette salle est bien celle que j'examinais tantôt, cette porte est bien celle de Jérôme... Quel espoir me ramène ici?... oh! je n'ose me l'avouer à moi-même... c'est dans cette chambre que l'inexorable usurier a placé le dossier que lui a remis Dubois, et qu'à tout prix je viens lui reprendre... L'une de ces deux clefs doit ouvrir cette porte... (*Il s'approche de la porte.*) Je tremble... et pourtant il le faut... J'atteste que je payerai ma dette à Jérôme, je la payerai tout entière!... Mais je ne laisserai pas ce misérable déshonorer le nom de mon père... non... il me tuera plutôt!... Je n'entends rien... tout le monde dort à la ferme... hâtons-nous! (*Il met la clef dans la serrure de la porte de Jérôme. — A ce moment, Marie sort de sa chambre et aperçoit Eugène. — Elle jette un cri perçant. — A ce cri, la porte de Jérôme s'ouvre brusquement. Jérôme paraît et saisissant Eugène au collet, il crie: Au voleur!... La lanterne d'Eugène a été renversée. L'obscurité est complète jusqu'à l'entrée de Georges et des autres.*)

SCÈNE X

MARIE, EUGÈNE, JÉROME, *puis* TOUT LE MONDE.

JÉRÔME, *tenant toujours Eugène qui se débat.*

Au voleur! au voleur!

MARIE.

Au secours!... au secours!...

GEORGES, *entrant, suivi de Gertrude, Etienne, Niquet, et autres garçons de ferme.*

Quoi diable avez-vous donc à crier de la sorte?

GERTRUDE.

Qu'y a-t-il?

JÉRÔME.

Arrêtez-le!... je l'ai pris sur le fait... ah! vous dites qu'il n'y a pas de voleurs!... Tenez bien celui-là!...

GEORGES.

Un voleur dans ma ferme! (*Niquet arrive avec de la lumière.*)

JÉRÔME, *prenant la chandelle de Niquet.*

Ah! nous allons voir la figure du scélérat qui... (*Reconnaissant Eugène.*) Hein?...

TOUS.

Monsieur le vicomte!...

NIQUET.

En v'là un drôle de voleur!

EUGÈNE.

Perdu!... Inutilement perdu!... (*Il laisse tomber la clef, qu'il tenait à la main.*)

GEORGES.

Monsieur le vicomte chez moi... à pareille heure!... Et comment avez-vous pu entrer dans cette salle sans être vu de personne?

JÉRÔME.

Par Dieu! par ce volet, qui est ouvert comme toujours!

GERTRUDE.

Ce volet!... mais je l'avais fermé moi-même tout à l'heure!

MARIE.

Pardon, madame, c'est moi qui l'ai ouvert!...

TOUS.

Elle!

JÉRÔME.

Vous étiez donc d'intelligence?

NIQUET, *qui a ramassé la clef et à demi voix.*

Possible... mais pas pour vous voler, monsieur Jérôme...

JÉRÔME.

On a voulu entrer dans ma chambre.

NIQUET, *bas à Jérôme.*

Allons donc! v'là la clef que M. le vicomte a laissée tomber et que je viens de ramasser... cette clef ne pouvait pas le conduire chez vous... car, je la reconnais... cette clef est celle de mam'selle Marie!

JÉRÔME.

La clef de mademoiselle Marie.

TOUS.

De Marie!!

EUGÈNE, *à part.*

Que dit-il?

MARIE.

La clef de ma chambre!

GEORGES, *à Eugène.*

Monsieur, vous ne pouvez pas vous taire plus longtemps... vous entendez... on chuchotte... on soupçonne... Justifiez-vous, monsieur!... et surtout, justifiez Marie!

MARIE.

Me justifier... moi!...

EUGÈNE, *à part.*

Me sauver à un tel prix!... oh! c'est horrible!

GEORGES.

Parlerez-vous!...

JÉRÔME.

Parbleu! Niquet a mis le doigt sur la vérité... Pour qui donc M. le vicomte serait-il venu, si ce n'était pour mademoiselle Marie?

ÉTIENNE.

C'est impossible!... Répondez, monsieur, répondez!

EUGÈNE.

Quoique je ne reconnaisse, ici, qu'à monsieur Georges le droit de m'interroger... je veux bien vous dire, monsieur, que je regrette de causer un pareil scandale... Mais j'étais en effet venu...

JÉRÔME.

Pour Marie?

TOUS.

Pour Marie!

MARIE.

Oh!!

ÉTIENNE.

Vous en avez menti!... Votre nom, misérable!...

EUGÈNE.

Eugène de Beauvoisin.

ÉTIENNE.

De Beauvoisin!... oh! mon Dieu!... (*A tous.*) Mes amis, je vous en supplie, éloignez-vous... laissez-moi seul avec cet homme!

GEORGES.

Étienne, promettez-nous d'être calme!...

ÉTIENNE.

Je vous le promets. Mais au nom du ciel, laissez-moi, laissez-moi seul avec cet homme.

GERTRUDE.

Viens, Marie, viens... je ne te soupçonne pas, moi...

JÉRÔME, *à part.*

On ne me parlera plus de mariage, à présent... Ce cher vicomte ne sait pas quel service il vient de me rendre! (*Ils sortent par le fond. Jérôme rentre chez lui.*)

SCÈNE XI.

ÉTIENNE, EUGÈNE.

ÉTIENNE.

Vous venez de me dire que vous vous nommez Eugène de Beauvoisin!

EUGÈNE.

Oui, monsieur.

ÉTIENNE.

Fils du comte de Beauvoisin, officier général de la division d'Oran?

EUGÈNE.

Oui, monsieur.

ÉTIENNE.

Écoutez-moi donc : Dans la nuit du 30 septembre dernier, M. de Beauvoisin était tombé dans une embuscade que les Arabes lui avaient tendue... On l'avait renversé... sa plaque de la Légion d'honneur était arrachée déjà de sa poitrine... Tout à coup, un homme que le hasard avait amené là, entend les cris de votre père, s'élance entre le général et ses assassins, lui fait un rempart de son corps, et donne à son escorte le temps d'arriver à son secours.

EUGÈNE.

Comment ces détails renfermés dans une lettre que j'ai reçue ce matin de mon père vous peuvent-ils être connus?

ÉTIENNE.

Écoutez encore. Le lendemain, le général mit à l'ordre du jour, qu'il devait la vie à un homme que l'obscurité de la nuit ne lui avait pas permis de reconnaître, et qu'à cet homme, il donnerait tout ce qu'il demanderait, en échange de la plaque brisée qu'il lui avait vu ramasser...

EUGÈNE.

Eh! bien!

ÉTIENNE.

Cette plaque ne fut pas rapportée au général, car M. de Beauvoisin aurait pu croire qu'on voulait se faire payer le service rendu... Cette plaque, je l'ai conservée, monsieur, et la voilà!...

EUGÈNE.

Eh! quoi, monsieur... c'est à vous!...

ÉTIENNE.

Je ne croyais pas devoir mettre jamais un prix à une action toute naturelle... Mais vous avez deviné déjà qu'en échange de la vie de votre père que j'ai sauvée, je viens vous demander de rendre à ma sœur l'honneur auquel vous avez porté atteinte.

EUGÈNE.

Marie est votre sœur!

ÉTIENNE.

Oui, monsieur... et ma sœur est innocente, n'est-ce pas, et vous rétracterez une calomnie infâme...

EUGÈNE, *avec trouble.*

Et si je ne puis faire ce que vous me demandez?

ÉTIENNE.

Vous vous battrez, alors... vous vous battrez! car il faut du sang pour laver cette honte!

EUGÈNE.

Oui, cela doit être ainsi... mon sang vous appartient... et vous l'aurez... Mais la main généreuse qui a défendu le général de Beauvoisin ne se tournera pas contre son fils... Je suis indigne d'un adversaire tel que vous. Votre cœur ne vous a point trompé. Marie est innocente... et si je l'ai laissé soupçonner, c'est que je ne pouvais la justifier qu'en me perdant et en déshonorant mon père.

ÉTIENNE.

Je ne vous comprends pas.

EUGÈNE.

La lettre que je vais écrire et qui ne laissera plus peser aucun doute sur Marie... pauvre fille que je connaissais à peine, cette lettre vous dira tout, monsieur... (*Il se place à une table et écrit.*) Il le faut... (*En écrivant.*) O mon père... mon père... (*Se levant.*) Tenez, monsieur, après un tel aveu nul ne pourra plus soupçonner votre sœur... (*Il lui donne la lettre qu'il vient d'écrire.*)

ÉTIENNE, *après y avoir jeté les yeux.*

Oh! j'ai mal lu... c'est impossible!...

EUGÈNE.

Maintenant, comprenez-vous mon silence de tout à l'heure?

ÉTIENNE.

Vous, monsieur... vous, concevoir un tel projet... mais c'était du délire...

EUGÈNE.

C'était du désespoir!... Après avoir perdu dans les plaisirs la fortune que m'avait laissée ma mère, n'osant avouer ma gêne à M. de Beauvoisin, j'eus recours à l'usure... Une fois entré dans cette voie fatale... j'étais perdu... Bientôt je fus poursuivi, à la veille d'être jeté en prison... alors, ma tête s'égara... et j'offris pour garantie de ma dette, à mon impitoyable créancier, j'offris des billets signés de mon père, de mon père absent, de mon père qui ignorait tout!

ÉTIENNE.

Grand Dieu!

EUGÈNE.

Ces billets sont venus à l'échéance, je n'ai pu les payer... En vain je me suis adressé à ceux que je croyais mes amis... Il m'a été impossible de satisfaire à ce terrible engagement... Bientôt mon père arrive... Il apprendra par Jérôme le déshonneur de son fils... Du moins, je ne l'entendrai pas me maudire... Vous attendrez à demain pour vous servir de cette lettre, n'est-ce pas? vous me laisserez le temps d'éviter l'infamie...

ÉTIENNE.

Vous voulez mourir... mourir par un suicide!

EUGÈNE.

Il le faut, adieu!

ÉTIENNE.

Je ne vous laisserai pas partir ainsi! Monsieur le vicomte, s'il est au pouvoir de l'homme de vous sauver, je le ferai.

EUGÈNE.

C'est impossible!

ÉTIENNE.

Laissez-moi le tenter du moins!

EUGÈNE.

Oh! j'ai tout mis en œuvre, pour obtenir un délai... Mais Dubois, et surtout Jérôme, sont restés sourds à mes instances.

ÉTIENNE.

Dubois!... vous connaissez un homme de ce nom?

EUGÈNE.

Oui, un homme de Roanne, qui n'est que le prête-nom de Jérôme. Ce Dubois, moins impitoyable que son associé, m'aurait peut-être accordé quelques jours; mais Jérôme lui avait ordonné par écrit de continuer les poursuites, et Dubois m'avait envoyé la lettre de Jérôme pour s'excuser de sa cruauté.

ÉTIENNE.

Et cette lettre l'avez-vous?

EUGÈNE.

La voilà!

ÉTIENNE.

Qu'ai-je vu!... (*Il prend le papier que lui a donné Marie et le compare avec la lettre que vient de lui remettre Eugène.*) Oui... c'est la même main qui a tracé ces deux écrits... et cette main est celle de Jérôme!! (*Haut à Eugène.*) Monsieur Eugène, vous ne voulez pas survivre à votre honte... Mais promettez-moi, jurez-moi de ne pas exécuter votre projet avant de m'avoir revu.

EUGÈNE.

Mais vous ne pouvez rien pour moi?

ÉTIENNE.

Espérez encore. Monsieur de Beauvoisis, donnez-moi votre parole.

EUGÈNE.

Vous le voulez... j'attendrai jusqu'à demain. (*Il va prendre son manteau qui est resté sur le fauteuil près de la table.*)

ÉTIENNE, *à part en regardant la porte de Jérôme.*

Et maintenant, monsieur Jérôme, à nous deux.

EUGÈNE, *remontant vers le fond.*

A demain!

ÉTIENNE, *allant à lui et lui tendant la main.*

J'ai sauvé la vie de votre père... Que Dieu me vienne en aide, je sauverai votre honneur.

ACTE III.

Le Dépositaire.

La chambre de Jérôme. — Porte au fond conduisant au dehors. A gauche de cette porte, petite fenêtre donnant sur la cour. — A gauche, au premier et au deuxième plan, portes. — A droite, au premier plan, une autre porte, à droite aussi, un petit bureau simple; sur le bureau, un code, une lampe, plusieurs papiers. — Chaises.

SCÈNE I.

JÉROME, *seul, assis devant son bureau.*

Je viens de relire mon contrat de mariage... j'ai consulté mon vieux code... Georges m'avait fait une fausse peur... j'étais en communauté de biens avec Antoinette, ma femme, c'est vrai... Mais il est formellement stipulé dans cet acte, qu'en cas de mort de l'un des époux, les biens reviendraient au dernier survivant... Ainsi donc, pas de comptes à rendre. D'ailleurs, quand il saura la scène de tantôt, Charles sera le premier à rompre cet absurde mariage. A présent, je recevrai de pied ferme M. Etienne Lambert... Etienne Lambert... après l'éclat de cette nuit... il quittera la ferme... il emmènera sa sœur... et j'espère ne plus entendre parler ni de lui... ni de certaine reconnaissance... perdue sans doute... et que je peux bien avoir oubliée... si personne ne me la rappelle... c'est égal, je me sens mal à l'aise en présence de cet Etienne... et... je le voudrais savoir loin d'ici. (*On frappe.*) Entrez! (*Etienne paraît.*) C'est lui!

SCÈNE II.

JÉROME, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, *entrant par la porte de gauche, 2e plan.*

Ma visite vous surprend, monsieur?

JÉROME.

Non... asseyez-vous là, mon ami (*Il lui présente une chaise*), et cette fois, causons tranquillement... (*Il s'assied.*) Je suppose que vous venez me faire vos adieux... après ce qui s'est passé tout à l'heure, je comprends tout ce que le séjour de cette ferme doit avoir de pénible pour un honnête et loyal jeune homme tel que vous.

ÉTIENNE, *assis.*

Je vous ai dit, monsieur, que je ne quitterais ce pays qu'après le mariage de ma sœur.

JÉROME.

Voyons, mon cher ami, vous ne parlez pas sérieusement.

ÉTIENNE.

Certes, monsieur, si Marie était coupable, elle serait indigne et de l'amour de M. Charles et de mon amitié... Mais vous devriez comprendre, à votre tour, que si je suis à cette place, c'est que ma sœur est innocente, c'est que je vous en apporte la preuve. (*Il se lève.*)

JÉROME.

C'est difficile!

ÉTIENNE, *qui est allé fermer toutes les portes.*

Cette preuve, monsieur, la voilà!... (*Il lui présente une lettre.*)

JÉROME, *qui s'est levé avec inquiétude pendant qu'Etienne allait fermer les portes.*

Une lettre?

ÉTIENNE.

De M. de Beauvoisis... et cette lettre ne doit être lue que par vous.

JÉROME.

Que signifie?... (*Il ouvre la lettre et lit.*) Qu'ai-je vu?... Est-ce, Dieu, possible!... le misérable était venu pour me voler!...

ÉTIENNE.

Plus bas, monsieur, parlez plus bas!...

JÉROME.

Oui, c'est bien cela!...

ÉTIENNE.

Le désespoir l'avait égaré... il ne voulait que gagner le temps que vous lui aviez impitoyablement refusé... mais vous auriez été payé, monsieur, intégralement payé...

JÉROME.

Un vol... la nuit, dans une maison habitée... mais il y va des galères...

ÉTIENNE.

Oh! taisez-vous, monsieur!

JÉROME.

Ce n'est pas moi qui parle... c'est la loi... Tenez (*il lui donne le Code*), elle est précise... Lisez vous-même; art. 381... Oh! il n'en sera pas quitte à bon marché... cette lettre-là, voyez-vous, son père me la payera de toute sa fortune... ou je ferai un exemple!

ÉTIENNE.

Vous oubliez, monsieur, que cette lettre m'est adressée, et que vous n'en devez disposer que de mon consentement.

JÉROME.

Vous ne pourrez me le refuser... Il faut que justice se fasse.

ÉTIENNE, *lui arrachant la lettre.*

Vous avez raison, il faut que justice se fasse... Je vous accompagnerai même chez le magistrat, car j'aurai peut-être aussi une plainte à déposer.

JÉROME.

Vous!

ÉTIENNE, *après un grand temps.*

Vous avez connu mon père, monsieur Jérôme?

JÉROME.

Oh! peu... très-peu...

ÉTIENNE.

N'avez-vous donc jamais entendu parler d'un dépôt de vingt mille francs, que M. Lambert aurait fait à un de ses amis, avant de quitter Roanne?

JÉROME, *avec embarras.*

Un dépôt?... Mais n'avez-vous pas une reconnaissance?

ÉTIENNE, *avec intention.*

Cette reconnaissance a été perdue.

JÉROME, *à part.*

Perdue!

ÉTIENNE.

Si le dépositaire est un honnête homme, ne pensez-vous pas qu'en apprenant l'existence des seuls héritiers de Lambert, il devait déclarer le dépôt fait en ses mains, et restituer la somme?... Voyons, cherchez bien dans vos souvenirs, n'avez-vous aucun renseignement à me donner?

JÉROME, *après avoir hésité.*

Aucun.

ÉTIENNE.

Mais, si j'étais en présence de cet homme; si, bien assuré de la perte de l'acte de dépôt, cet homme niait effrontément avoir rien reçu de mon père, s'il déclarait l'avoir à peine connu, que me conseilleriez-vous de faire?

JÉROME, *avec crainte.*

Moi... Mais je ne sais en vérité...

ÉTIENNE, *allant prendre le Code.*

Vous ne savez?.. Pourtant, monsieur, à côté de l'article dont vous vous faites une arme si terrible, il y en a un que vous auriez dû ne pas oublier: Quiconque a soustrait frauduleusement une chose qui ne lui appartenait pas est coupable de vol.

JÉRÔME.

De voi!...

ÉTIENNE, *avec force.*

Ce n'est pas moi qui parle, monsieur, c'est la loi : et c'est vous-même qui l'avez mise sous mes yeux... dans ma main... Vous qui savez si bien votre Code, monsieur, dites-moi donc quelle est la peine infamante que la loi réserve au dépositaire infidèle?...

JÉRÔME.

Plus bas, monsieur, parlez plus bas...

ÉTIENNE.

A l'homme qui tenant en son pouvoir, à titre de dépôt, le dernier reste de fortune qu'un pauvre père léguait à ses enfants, n'a fait aucune recherche pour retrouver ceux qu'il savait orphelins et malheureux... à l'homme qui, se trouvant en face d'Étienne et de Marie Lambert, a gardé un lâche et coupable silence, dans l'espoir que le feu avait détruit la preuve de sa déloyauté. Mais il existe!... une trace...

JÉRÔME.

Une trace!!

ÉTIENNE, *lui montrant le papier brûlé que lui a remis Marie.*

Reconnaissez-vous votre écriture?... Allons, monsieur... allons, si vous l'osez, invoquer l'un et l'autre, cette loi que Dieu et les hommes ont faite égale pour tous!

JÉRÔME, *après un silence.*

Demain, vous aurez votre argent!

ÉTIENNE.

Ce n'est pas de l'argent que je vous demande... Si je puis vous perdre, vous pouvez, vous, entacher d'infamie le nom d'un brave officier qui a payé de son sang toutes nos victoires... Eh! bien, monsieur, honneur pour honneur... ces deux pièces sont inséparables, elles seront livrées ensemble à la justice ou anéanties ensemble...

JÉRÔME, *vivement.*

Soit. Détruisons-les...

ÉTIENNE.

De plus, vous allez me livrer, à l'instant, les deux billets souscrits par le général...

JÉRÔME.

Mais...

ÉTIENNE.

M. Eugène de Beauvoisin reconnaît et payera sa dette, vous avez d'ailleurs des titres qui la garantissent... Je ne transigerai qu'à ce prix.

JÉRÔME.

Monsieur...

ÉTIENNE, *avec fermeté.*

Je ne transigerai qu'à ce prix.

JÉRÔME, *hésitant encore.*

Et le jeune homme payera.

ÉTIENNE.

Vous serez payé.

JÉRÔME, *lui remettant les deux billets.*

Voilà les deux billets... quant aux 20,000 francs que je vous dois... (*Il soupire.*)

ÉTIENNE.

Cette restitution tardive pourrait faire soupçonner la vérité... (*Brûlant tous les papiers.*) Vous ne me devez rien... vous donnerez, si vous le voulez, cet argent en dot à votre fils... à votre fils, qui sera dans huit jours le mari de ma sœur. (*Il remonte au fond, ouvre la porte de gauche, 2e plan, et semble appeler au dehors.*)

JÉRÔME, *à part.*

Diable de jeune homme!... Il m'a fait une peur!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES, GERTRUDE, MARIE, *et quelques paysans.*

ÉTIENNE.

Viens, ma sœur... venez, mes amis... venez entendre M. Jérôme proclamer Marie innocente et la nommer sa fille!

JÉRÔME.

Oui, mon enfant... on vous avait soupçonnée à tort... Mais je sais la vérité maintenant. (*On entend sonner à la porte de la ferme.*)

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

GEORGES.

Qui peut venir si tard?

GERTRUDE, *à la fenêtre.*

Niquet est allé ouvrir... Tiens, c'est le garde champêtre, qu'est-ce qu'il nous veut donc?

GEORGES.

Voilà Niquet, nous allons savoir...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NIQUET, RENÉ *et quelques paysans.*

NIQUET.

Ah! monsieur Georges... ah! mame Gertrude!

GERTRUDE.

Eh! ben! quéqu't'as donc?... te v'là blanc comme un linge!

NIQUET.

C'est le garde champêtre qui a sonné à vot' porte, qui est allé sonner chez tout le monde.

TOUS.

Pourquoi?

NIQUET.

Il dit comme ça, qu'il faut qu'un chacun soit d'ssus pied c'tte nuit... Il paraît que le tocsin sonne dans tous les villages des environs, on dit que la Loire monte toujours et que la levée de Saint-Amand a été renversée.

TOUS.

Renversée!

NIQUET.

On envoie du monde partout pour avertir et pour qu'on s'tienne en éveil.

JÉRÔME.

Miséricorde! ça devient donc sérieux!

GEORGES.

Ce que j'avais prévu arrive... mais si l'danger augmente, nous r'doublerons d' courage et d'énergie... femme, fais vite allumer des torches... (*Gertrude sort par le fond. A René.*) Toi, René, cours dans le village... appelle, éveille nos travailleurs... et ramène-les à la digue, c'est là que je vais les attendre... (*René sort.*)

SCÈNE V.

GEORGES, JÉROME, MARIE, GERTRUDE *et des paysans.*

ÉTIENNE.

C'est aussi là que je vous suivrai, monsieur Georges... (*A part.*) Mais avant tout, je vais courir chez M. de Beauvoisin... il m'attend, et c'est plus que la vie que je vais lui rendre.

GEORGES, *qui pendant cet aparté a ôté sa veste.*

Venez donc, ça nous fera un bon exemple, et deux bras de plus.

ÉTIENNE.

Comptez sur moi. (*Il sort par le fond.*)

(*Gertrude et des paysans portant des torches paraissent dans le fond.*)

GERTRUDE.

Tes ordres sont exécutés.

GEORGES.

Partons...

GERTRUDE.

Toi, Marie, tu resteras ici, avec le frère Jérôme!

MARIE, *préoccupée.*

Moi...

JÉRÔME.

Non, non... je veux aller voir par moi-même... Je vais avec toi, Georges. (*A quelques paysans.*) Mais d'abord, vous autres, venez... (*Montrant la première porte de gauche.*) Là, dans cette chambre, il y a des pelles, des pioches et des cordages qui ne servaient plus, mais tout cela peut nous être encore utile...

GEORGES, *à Jérôme et à ceux qui sortent par la porte de gauche.*

Hâtez-vous, mes enfants, hâtez-vous. (*Aux paysans qui restent en scène.*) Nous autres, à la digue! (*Georges et les paysans sortent par le fond, en criant :* A la digue! *Gertrude les suit. Niquet va s'éloigner, Marie le retient.*)

SCÈNE VI.

MARIE, NIQUET.

MARIE.

Mon ami, dites-moi tout ce que vous savez, ne vous a-t-on rien appris du village d'Hervieux?... Est-on, là, plus en péril qu'ici?

NIQUET.

Je le croyons, mamzelle, parce qu'Hervieux est plus dans le val que nous... et le garde champêtre disait qu'on entendait battre la générale de ce côté-là.

MARIE.

Mon Dieu!

NIQUET.

Mais ce n'est pas d'Hervieux qu'il s'agit... c'est de nous... La mère Bertrand a du monde avec elle, et dans ces moments-là, chacun pour soi d'abord. (*Il sort en courant.*)

MARIE, *seule.*

Oui... c'est ça, chacun pour soi, et on laissera périr mon enfant... Oh! c'est auprès de lui qu'est ma place à moi!... Mon Dieu! prends-moi en pitié... donne-moi la force d'arriver jusqu'à mon enfant... que je le sauve, mon Dieu! ou que je meure avec lui! (*Elle sort par la droite, premier plan.*)

SCÈNE VII.

JÉROME, puis GERTRUDE.

JÉRÔME, *revient de gauche avec les paysans qui portent des pelles, des pioches et des cordages.*

Là, maintenant, mes amis, allons rejoindre Georges. (*Tous les ouvriers sortent. — A Gertrude qui rentre du fond, avec agitation.*)

Eh bien! il n'y a rien de nouveau là-bas?...

GERTRUDE.

Oh! si... de grands malheurs... grâce à not' digue qui résiste encore, l'eau n'a pas pu nous atteindre... Mais, dans le val, elle renverse, elle détruit tout!... c'est comme un tourbillon... et il y a là de pauvres gens qui, surpris dans leur sommeil, n'ont pas pu sortir de chez eux... Tout l'monde disait : y vont périr!... et personne n'osait aller à leur secours... Alors, on raconte que M. de Beauvoisin s'est jeté tout seul dans une barque. On lui criait : C'est à la mort que vous allez!... — Eh ben! qu'il a répondu, que ma mort au moins soit utile!... Et il a disparu... N'est-ce pas que c'est beau?

JÉRÔME.

Certainement. (*A part.*) S'il allait se noyer, mon Dieu!... (*Haut.*) Dites-moi, on ne craint rien, n'est-ce pas, pour la maison du garde!

GERTRUDE.

C'te masure est sur le coteau... si l'eau arrivait là, nous serions tous perdus! Mais Marie n'est pas avec vous... On vient de me dire qu'elle n'était plus à la ferme... Pauvre fille!... elle est, comme moi, inquiète de Charles.

JÉRÔME.

Charles?... c'est vrai... il est parti dans la soirée... il est en route... Mais Villefranche est sur la hauteur... l'inondation n'a pas pu atteindre la grande route de Villefranche... Puis, il ne lui fallait que trois heures pour faire le voyage... il doit être arrivé. N'est-ce pas, il ne faut que trois heures pour aller à Villefranche?.. Charles doit être en sûreté. (*Pendant ces derniers mots, Georges est entré, pâle, défait; il s'arrête sur le seuil et laisse tomber l'outil qu'il tenait à la main.*)

SCÈNE VIII.

JÉROME, GERTRUDE, GEORGES *et quelques travailleurs dont un est blessé.*

GEORGES.

Perdu! englouti dans les flots.

GERTRUDE.

Georges! qu'as-tu donc?

GEORGES.

Charles.....

GERTRUDE.

Eh bien?

GEORGES.

Mort!.. peut-être!

GERTRUDE.

Oh! mon Dieu!

JÉRÔME.

Mort! qui donc est mort? (*Georges, qui vient d'apercevoir Jérôme, fait signe à Gertrude de se taire*).

JÉRÔME *regardant Georges, Gertrude et les autres.*

Pourquoi ne me répondez-vous pas?... mort... M. de Beauvoisin?... Non... pas lui?... mais qui.. qui donc?...

GEORGES.

L'inondation n'épargne rien... les arbres, les maisons... tout est emporté... et, tout à l'heure, au pied de la digue, nous avons vu, roulés par les eaux, un cheval et un cabriolet brisé...

JÉRÔME.

Eh! bien... ce cheval, cette voiture ne sont pas à toi... puisque tantôt, quand Charles est parti, il a emmené... ton... pourquoi donc détournes-tu les yeux?... Gertrude, pourquoi pleurez-vous?...

GERTRUDE, *sanglotant.*

Non, Georges... le bon Dieu n'peut pas avoir voulu ça... ce n'était pas l'cabriolet de Charles?

JÉRÔME.

De Charles!... Oh! vous avez raison, Gertrude... ça n'est pas possible... il faut courir, il faut le sauver... oui, on pourra le sauver... (*Aux paysans.*) Mais allez donc!... à celui qui me ramènera mon enfant, je donnerai tout c' que je possède; entendez-vous bien.. tout... tout!... et je suis riche!

LES PAYSANS.

Riche!

CHARLES, *au dehors.*

Marie!... mon père.

JÉRÔME.

Ah!... je ne suis pas fou, n'est-ce pas?... C'est sa voix!...

CHARLES, *au dehors.*

Mon père!

TOUS.

C'est lui!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLES, PAYSANS.

CHARLES, *se jetant dans les bras de son père.*

Mon père!

TOUS.

Sauvé!

JÉRÔME, *l'embrassant.*

C'est toi!... c'est bien toi!! mon Charles... mon enfant!...

CHARLES.

Mon père... mes amis... pardonnez-moi l'inquiétude que je vous ai causée!...

JÉRÔME.

Embrasse-moi donc encore, mon pauvre Charlot!... (*A part en pleurant.*) Je ne savais pas que je l'aimais autant que ça!...

CHARLES.

C'est par un miracle que je vous sois rendu.

GERTRUDE ET GEORGES.

Dis-nous vite...

CHARLES.

Je m'étais empressé d'aller à Villefranche. Vous savez si j'avais hâte de revenir... à une lieue d'ici, l'eau me ferme tout à coup la route... vous deviez être en danger, je ne pouvais pas m'arrêter... je continue, malgré l'obscurité qui me laissait à peine distinguer le gouffre dans lequel je m'engageais... Mon cheval lutte quelque temps contre le courant qui l'entraînait, mais bientôt les forces lui manquent... J'essaye en vain de le soutenir... il s'abat; alors, j'abandonne la voiture, je me jette à la nage... La distance à parcourir était énorme... j'étais épuisé... J'allais mourir... tout à coup une main vigoureuse me saisit, me soulève... Quand je revins à moi, j'étais dans une barque... j'étais sauvé.

JÉRÔME.

Le nom, le nom de ton libérateur?

CHARLES.

C'était M. Eugène de Beauvoisin.

TOUS.

De Beauvoisin!

JÉRÔME.

Lui!!... Brave jeune homme!! Oh! je lui donnerai... du temps... tout le temps qu'il me demandera! (*A ce moment, des cris se font entendre au dehors, puis le tocsin.*)

GERTRUDE.

Entendez-vous ces cris?

GEORGES.

Ce sont des cris de désespoir!

NIQUET, *paraissant à la porte du fond, et avec effroi.*

Monsieur Georges!... une digue vient de s'abîmer!

GEORGES.

La mienne?

NIQUET.

Non... elle résiste encore... mais l'eau monte toujours... Venez... venez vite!...

GEORGES.

Je n'avais plus ni force, ni courage, tout à l'heure; mais à présent que tu nous es rendu, Charles, à présent, je lutterai jusqu'au dernier moment. Allons! allons! mes amis, au travail, et le reste à la grâce de Dieu... (*Georges et les paysans sortent en criant : Au travail!*)

CHARLES, *à Gertrude qui l'arrête.*

Laissez-moi, ma tante, laissez-moi les suivre!

GERTRUDE.

Les suivre... mais tu te soutiens à peine...

CHARLES.

Un mot... un seul mot, ma tante... où est Marie?

GERTRUDE.

Marie!

CHARLES.

Eh bien!

GERTRUDE.

Elle n'est pas à la ferme... Elle est sans doute montée au coteau des peupliers, espérant de là te voir revenir.

CHARLES.

Le coteau des peupliers... l'eau arrive jusque-là.

JÉRÔME.

Hein!... qu'est-ce que tu dis?... ça n'est pas possible! même en 90, le Calvaire n'a pas été atteint.

CHARLES.

L'eau doit être arrivée à la maison du garde.

JÉRÔME.

Malheureux!... je suis ruiné!... (*Il tombe anéanti sur une chaise.*)

CHARLES.

Si Marie a quitté la ferme, c'est pour aller à Hervieux... et j'y cours!

GERTRUDE.

A Hervieux?

CHARLES.

Oui, ma tante, c'est là qu'est le danger; c'est là qu'est notre enfant; c'est là qu'est Marie! (*Il sort comme un désespéré, Gertrude le suit.*)

GERTRUDE.

Charles! Charles!

SCÈNE X.

JÉROME, *seul.* (*Il n'a plus rien entendu de ce qui s'est dit. Le tocsin sonne toujours au dehors.*)

Mon Dieu !... c'est trop de coups à la fois !... ma pauvre tête se perd... non... j'ai bien entendu... Il a dit : L'eau arrivera jusqu'à la maison du garde... l'eau m'enlèverait tout mon bien ! (*Il se lève.*) Oh ! non, non... j'irai le lui disputer ! Oh ! rien ne m'arrêtera... moi... je courrai... je nagerai... je me traînerai jusque-là... Oh ! oui, je sauverai mon trésor... (*Il sort en courant.*)

ACTE IV.

La digue.

Le théâtre est traversé par la digue à laquelle Georges fait travailler. Au fond, on aperçoit la Loire, — à gauche, deuxième plan, l'entrée d'une maison, au-dessus de la porte est une lanterne ; — à droite premier plan, une petite habitation de cultivateur avec une fenêtre à laquelle une lanterne est aussi accrochée.

SCÈNE I.

GEORGES, *ouvriers, paysans et paysannes. Il fait nuit. La scène est éclairée par des torches ; les unes sont fichées en terre, et les autres portées par des femmes. Au lever du rideau, tout le monde travaille avec ardeur. Des ouvriers en grand nombre, échelonnés sur le revers de la digue, rivalisent de zèle et de courage. Les uns placent des pierres, les autres des sacs de terre, ceux-là des fascines, etc., etc. Des femmes, des enfants, leur apportent ces différents objets dans des brouettes. Georges est placé au milieu de ses ouvriers sur le revers de la digue.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GEORGES.

Courage, mes amis, courage ! (*Il descend de la digue et vient sur le devant du théâtre.*)

GERTRUDE, *entrant vivement.*

Eh ! bien, Georges ?

GEORGES.

J'espère encore que la digue résistera. Mais on craint pour le vieux pont de bois... le torrent, qui grossit toujours, finira par l'emporter.

GERTRUDE.

Quelle nuit de malheur, mon Dieu !... et, dans un moment pareil, être séparés les uns des autres... Charles, Étienne, Marie... jusqu'à ton frère... Il nous ont tous quittés... Les reverrons-nous ?...

GEORGES.

Jusqu'à la fin, ma pauvre Gertrude, ayons [illegible] bon espoir... (*Il remonte sur la digue, et appelle.*) Eh ! Guillaume, donne-moi la sonde... Nous allons voir si l'eau nous a gagnés. (*On lui a passé la sonde. Moment de silence.*)

GERTRUDE.

Eh bien ?

TOUT LE MONDE.

Eh bien ?

GEORGES.

Elle a monté de deux pieds depuis une demi-heure...

TOUS.

Ah !... deux pieds !

GEORGES.

Continuons, mes amis ! continuons !

TOUS, *reprenant leurs outils.*

Oui ! continuons, continuons !...

GERTRUDE.

Georges, vois donc, tout le monde déménage pour gagner les hauteurs... (*On voit sortir de gauche, premier plan, deux femmes portant des paquets, un homme traînant une charrette à bras, chargée de meubles ; puis, derrière lui, arrivent d'autres paysans portant aussi des paquets ou des meubles, des femmes ayant leurs enfants dans les bras ; tous se dirigent vers la droite.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES ET LES NOUVEAUX PERSONNAGES.

GEORGES, *du haut de la digue.*

Où allez-vous donc ?

L'HOMME, *traînant la voiture.*

Au coteau des peupliers... ne vois-tu pas que nous sommes perdus !

GEORGES.

Et par où passerez-vous ?... Le pont menace ruine... Il craque de toutes parts... Et puis vous cherchez à vous sauver... quand nous autres nous tenons tête au danger... moi aussi, j'ai des meubles... des charrues... des bestiaux... des récoltes... je perdrai tout peut-être... Mais, je reste, parce que c'est mon devoir... parce que tout bon citoyen doit s'oublier pour ne penser qu'au salut de tous... allons, Pierre, du cœur, mon garçon... toi et les tiens, laissez là ces bagages, venez à la digue, travaillez... et que la volonté de Dieu soit faite !

PIERRE, *reculant la voiture.*

Il a raison... femme, enfants... au travail !... tout le monde... au travail !... (*Et tous se mettent au travail.*)

GEORGES, *du haut de la digue.*

Une barque vient à nous !

TOUS.

Une barque ! (*On entend crier au secours.*)

GEORGES.

C'est celle de Jacques... il appelle, il demande du secours... jetons lui une amarre. (*On lance une corde.*)

ÉTIENNE, *au dehors.*

Du secours !... du secours !...

GERTRUDE.

C'est la voix d'Etienne.

GEORGES.

Oui... c'est lui... il a saisi l'amarre, rassurez-vous, il avance, le voilà. (*Une barque a paru derrière la digue, à gauche ; sur cette barque, Étienne et Jacques soutiennent Eugène de Beauvoisin évanoui.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES, ÉTIENNE, EUGÈNE, *puis* NIQUET.

ÉTIENNE.

Venez à notre aide, mes amis...

GEORGES.

Un blessé !

TOUS.

Un blessé ! (*On prépare un matelas sur le devant, à gauche, et on y apporte M. de Beauvoisin.*)

GEORGES, *reconnaissant Eugène.*

M. Eugène de Beauvoisin !

GERTRUDE, *agenouillée près de lui.*

Pauvre jeune homme ! comme il est pâle !

ÉTIENNE.

Après avoir sauvé dix malheureux que les flots entraînaient, M. de Beauvoisin, consultant plus son courage que ses forces, s'était jeté à la nage pour rendre une jeune fille à sa mère... Mais, suspendu à une branche d'arbre que, dans sa faiblesse, il avait saisie, il allait périr avec l'enfant qu'il avait voulu ramener au rivage... Quand Jacques et moi, nous sommes parvenus jusqu'à lui... puissions-nous n'être pas arrivés trop tard !

JACQUES, *soutenant la tête de M. de Beauvoisin.*

Oh ! il est bien mal...

GERTRUDE.

Pourtant, son cœur bat encore !

ÉTIENNE.

Il rouvre les yeux !

EUGÈNE.

Où suis-je ?

ÉTIENNE.

Avec des amis...

EUGÈNE.

Cette voix... ah ! c'est vous, Etienne...

ÉTIENNE, *bas.*

Oui, Etienne... qui a tenu sa parole... (*Il fait signe aux personnes qui l'entourent de s'éloigner, et se tenant penché vers Eugène.*) Les billets signés du nom de votre père ont été anéantis, brûlés... et nul ne saura jamais...

EUGÈNE, *se soulevant.*

Merci... il fallait une expiation... la voilà... Etienne, vous direz à mon père... que ma mort a racheté sa vie... Ah !... (*Il retombe.*)

GERTRUDE, *avec effroi.*

Ah !...

ÉTIENNE.

Mort...

GEORGES.

Mort ! lui ! le sauveur de Charles... de mon neveu bien-aimé... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... (*Il se découvre ainsi que tous les hommes.*) Transportez-le dans cette maison. (*Il indique la maison de gauche, 2e plan.*)

ÉTIENNE, *qui a suivi le corps jusqu'au seuil de la porte.*

Noble et sainte expiation !

GEORGES.

Encore une victime !

GERTRUDE.

Et Charles ! et Marie !

ÉTIENNE, *avec inquiétude.*

Marie n'est-elle pas dans la ferme ?

GERTRUDE.

Hélas, non !... elle est à Hervieux... la pauvre mère est allée au secours de son enfant...

ÉTIENNE.

Et ce village est loin d'ici ?

GERTRUDE.

A une demi-lieue, de l'autre côté du pont.

ÉTIENNE.

J'irai.

GEORGES, *le retenant.*

Charles déjà est parti, et nous n'avons revu ni Charles ni Marie.

ÉTIENNE.

J'irai, vous dis-je !

GEORGES.

Mais, le vieux pont ne tient plus ; eh ! comment, où passerez-vous ?

ÉTIENNE.

Sur ce pont ou à la nage. (*Il s'élance sur la digue par la droite.*)

TOUS.

Arrêtez ! arrêtez !...

GERTRUDE.

Il ne nous entend plus... (*En ce moment on entend s'écrouler le pont, tout le monde pousse un cri.*)

GEORGES, *sur la digue et regardant toujours à droite.*

Le pont s'est écroulé, mais rassurez-vous, Étienne est marin ; il nage avec force... il avance, et déjà il a touché l'autre bord ! (*Ici le tocsin se fait entendre à gauche.*)

GERTRUDE.

Est-ce encore un nouveau malheur ?

GEORGES.

La digue résiste encore. (*On entend des cris à gauche.*)

RIQUET, *arrivant de gauche.*

Maître ! maître ! là-bas, la digue est renversée...

TOUS.

Renversée ! (*Tous les ouvriers abandonnent les travaux et descendent en scène.*)

GEORGES, *qui est resté sur la digue.*

Mes amis, devant le danger qui grandit, que notre courage augmente ! Femmes, priez Dieu ; nous autres, luttons, mes amis, luttons jusqu'au dernier moment.

RIQUET, *retenant Georges qui veut aller à droite.*

Tout est perdu ; l'inondation !

TOUS, *avec effroi.*

L'inondation ! ! (*Des paysans arrivent de la gauche en criant : L'inondation ! l'inondation ! Tumulte, désordre, chacun court, cherchant à sauver ce qu'il aime. — Tout le monde se dirige vers le fond. — Alors la partie supérieure de la digue est renversée à son tour, une lame d'eau saute par dessus la digue. Un cri suprême retentit ; chaque homme saisit sa femme ; chaque femme saisit son enfant, et chacun cherche un point élevé pour échapper au torrent qui s'avance. Gertrude est près de Georges, qui, debout sur la digue, serre sa femme dans ses bras.*

ACTE V.

PREMIER TABLEAU.

Le Trésor.

La maison du garde, occupant un plan ; une chambre en ruine au premier étage, à droite faisant face au public, une porte ouvrant sur un palier, et laissant deviner les marches de l'escalier conduisant au rez de chaussée et laissant voir d'autres marches qu'on suppose devoir conduire au grenier. — Au fond, une large fenêtre, dont les volets sont à demi brisés, à gauche faisant face au public comme la porte de droite est un grand placard dont la porte s'ouvre sur le théâtre, et dont le fond glisse sur coulisseau et laisse voir une sorte de réduit creusé dans la muraille. — On entend tomber la pluie et siffler le vent durant tout le tableau. — Il fait presque nuit.

SCÈNE I.

JÉROME. (*Il est pâle, haletant, et entre précipitamment.*)

M'y voici !... La route est praticable encore... mais il n'y a pas un moment à perdre... La digue de Georges résistera... à la ferme, on n'a donc rien à craindre... j'y transporterai ma précieuse cassette... C'est là... (*Montrant le placard.*) dans la muraille... derrière ce placard... c'est là qu'est mon trésor... Allons, le danger m'a rendu toute la vigueur de ma jeunesse... (*Ouvrant le placard.*) Mon pauvre argent !... va, je te sauverai, moi.... (*Après avoir ouvert le placard, Jérôme, en poussant un ressort, fait glisser le fond de l'armoire, et découvre ainsi une profonde cavité dans la muraille. Il disparaît dans l'espèce de réduit obscur qui renferme la cassette ; au même instant, une femme entre, se traînant péniblement et portant, caché sous sa mante, un enfant : c'est Marie.*)

SCÈNE II.

MARIE, JÉROME *caché.*

MARIE.

Soyez béni, mon Dieu !... vous m'avez donné la force d'arriver jusqu'ici... C'est vous aussi qui m'avez inspirée... Quand je suis arrivée à Hervieux... tout le monde fuyait déjà, et on aurait abandonné mon pauvre enfant, peut-être !... Quand j'ai voulu revenir à la ferme... la route était inondée... pardonnez-moi, mon Dieu, un moment j'ai douté de votre miséricorde... j'ai cru que vous abandonniez la malheureuse mère !... mais vous aviez guidé ses pas vers cet asile... attendons et espérons... (*Bruit dans le placard.*) Je ne suis pas seule ici... quelque malheureux poursuivi comme moi par l'inondation... sera venu chercher un refuge dans cette masure.

JÉROME, *sortant à demi du placard, et traînant quelque chose après lui.*

Je ne croyais pas cette cassette si lourde !

MARIE, *avec surprise.*

M. Jérôme !

JÉROME.

Quelqu'un !... (*Il se place devant sa caisse.*) Marie !... que venez-vous faire ici ?... vous m'avez donc suivi ?

MARIE.

Moi, monsieur...

JÉROME.

Ou, si vous étiez dans cette maison avant moi, vous m'avez épié ?... vous m'avez vu ?

MARIE.

J'espérais trouver ici un asile pour mon enfant... et j'ignorais...

JÉROME, *se rassurant.*

Votre enfant... oui... (*A part.*) Ça doit être vrai... elle ne sait rien... mais il faut qu'elle s'en aille... devant elle... je ne puis... oh ! non !... elle me trahirait !... (*Haut.*) Cet enfant ne sera vraiment en sûreté qu'à la ferme... il faut l'y porter sans perdre une minute... partez, partez donc !

MARIE.

Retourner à la ferme ? ce n'est pas possible maintenant...

JÉROME.

J'en arrive... Prenez le sentier des châtaigniers... celui que j'ai suivi pour venir... Je vais vous l'indiquer.

MARIE.

Je le connais, monsieur... si j'étais seule, rien ne me retiendrait... car, mon frère, mes amis sont à la ferme, et là, j'aurais des nouvelles de Charles.

JÉROME.

Charles !... il est de retour...

MARIE.

Lui !

JÉROME.

Oui... il vous attend...

MARIE.

Oh ! si j'hésite, ce n'est pas que je craigne pour moi...

JÉROME.

Songe donc combien il t'aime, mon Charles... si tu tardes, il te croira perdue... toi, sa fiancée, sa femme.

MARIE.

Sa femme !

JÉROME.

Oui, j'ai consenti à tout... tu seras sa femme... mais pars... Je vous bénirai... mais pars... pars, mon enfant !...

MARIE.

Je vous obéis, monsieur. (*Elle descend l'escalier.*)

JÉROME, *revenant.*

Enfin !

MARIE, *qui remonte épouvantée.*

Ah !...

JÉROME, *avec force.*

Qu'as-tu donc ?

MARIE.

L'eau est dans la maison... impossible de descendre !

JÉROME.

Juste ciel !

MARIE.

Nous sommes perdus !

JÉROME, *courant à la porte.*

Perdus ?... (*Revenant.*) Oui, perdus !

MARIE, *tombant à droite.*

O mon enfant ! mon enfant !...

JÉROME, *à part, avec désespoir, tombant à genoux devant sa caisse, à gauche.*

Mon trésor !... mon trésor !!... (*Haut.*) Allons, femme ! du courage !... Tiens, ces quelques marches conduisent au grenier... tu es jeune, toi... tu pourras apercevoir au loin une barque, une nacelle... tu appelleras... tu agiteras ta mante.... hâte-toi... hâte-toi donc ! (*Marie a disparu déjà dans l'escalier.*)

JÉROME, *seul.*

On ne nous abandonnera pas... on ne nous laissera pas mourir ici... (*Allant à la fenêtre, il pousse les volets. A ce moment une rafale de vent ferme la porte de l'escalier, et Marie ne peut plus rentrer.*) L'eau monte toujours !... et personne ne viendra à notre secours. (*Moment de silence.*)

JÉROME.

Ah ! une barque... oui !... c'est la barque de Jacques !... à moi, Jacques, à moi !... (*Ici, et à la hauteur de la fenêtre, on voit la barque de Jacques, déjà pleine de monde.*)

SCÈNE III.

MARIE *en dehors*, JÉROME *près de la fenêtre*, JACQUES *et* NIQUET *dans la barque, plusieurs paysans aussi dans la barque.*

NIQUET.

C'est M. Jérôme.

JÉRÔME.

Sauve-moi, Jacques! sauve-moi!

JACQUES.

Ma barque est pleine déjà!

JÉRÔME.

Oh! tu ne me repousseras pas!

JACQUES.

Non! dépêchez-vous; car la place n'est pas bonne!

JÉRÔME, *attirant sa cassette.*

Prends cette cassette d'abord!

JACQUES.

Non! pas de meubles! vous! mais vous seul!

JÉRÔME.

Je ne me sépare pas de cette cassette... prends-la! ou laisse-moi ici!

JACQUES.

Allons donc! car l'ouragan augmente encore, et ma barque est en mauvais état, vous le savez!... cette caisse doit être lourde?

JÉRÔME.

Non! non! du tout! tiens, je la soulève seul! (*Il rassemble ses forces et passe sa cassette à Niquet, qui la place dans la barque.*)

JACQUES.

Venez donc! (*Il l'entraîne dans la barque, puis il crie à Niquet:*) Démarre à présent!

JÉRÔME, *debout dans la barque.*

Oh! et Marie! attendez!.. attendez!..

JACQUES, *sans l'entendre.*

Voulez-vous donc que cette masure nous écrase... elle va tomber!.. au large!.. au large!.. (*Et, sans écouter Jérôme, Jacques éloigne la barque de la maison.*)

MARIE, *en dehors.*

Jérôme!... Jérôme!... mais brisez donc cette porte!... (*La porte cède enfin, Marie paraît échevelée, sa mante en désordre, et tenant son enfant contre son cœur.*) C'est Jacques!... je l'ai reconnu!... (*Regardant autour d'elle*), personne!... (*Allant à la fenêtre*), et la barque s'éloigne!... partis!... partis!... sans moi!... sans mon enfant!... Jacques! Jacques! reviens!... abandonne-moi s'il le faut! mais sauve-le!.. sauve-le!.. Ils ne m'entendent pas! et la tempête augmente... et j'ai cru sentir le sol trembler sous mes pas!.. oui, il me semble que ces murs minés par le torrent vont se renverser sur nos têtes!.. (*Un coup de vent plus violent détache les volets de la fenêtre*). Oh! pitié!.. mon Dieu!.. pitié!.. (*Elle va se jeter sur les quelques marches qui montent au grenier. Bientôt les murs s'écroulent autour d'elle, l'eau gagne et soulève le petit escalier sur lequel est Marie. Bientôt cet escalier, se séparant du reste des charpentes, forme un radeau sur lequel disparaissent à droite, entraînés par le courant, Marie et son enfant.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

L'inondation.

Tout le théâtre est couvert d'eau. — Çà et là des cimes d'arbres et les toits de quelques maisons paraissent au-dessus des eaux. De toutes parts, on entend des cris d'alarme. — On voit des meubles, des cadavres que les flots entraînent, au milieu d'hommes qui tentent de se sauver à la nage. Sur le toit d'une maison, au troisième plan à gauche, et sur la cime d'un chêne, au deuxième plan à droite, sont des hommes et des femmes appelant à leur aide. Une barque déjà pleine de monde passe près de la maison; aussitôt chacun se jette sur cette barque, qui essaye en vain d'arriver jusqu'à l'arbre. Trop chargée, cette barque s'enfonce et disparaît. — Aux cris de désespoir succède un silence de mort, le tocsin seul se fait entendre au loin.

SCÈNE IV.

JACQUES, JÉROME, NIQUET, PAYSANS. (*Ils arrivent dans une barque venant de gauche, deuxième plan. Ils recueillent deux hommes qui étaient restés sur la toiture de la maison.*)

JÉRÔME, *regardant à droite.*

Je te dis que c'est elle; Jacques, c'est Marie, il faut aller à elle...

JACQUES.

Je le voudrais bien, mais vous le voyez, je ne peux plus gouverner ma barque, elle est trop chargée, nous n'arriverons jamais jusqu'au coteau.

NIQUET.

Eh ben! jette par-dessus le bord cette caisse qui pèse autant que deux hommes!

JÉRÔME.

Hein! jeter cette caisse! c'est mon bien... ma fortune!

JACQUES.

Le premier bien c'est la vie! à l'eau la cassette

TOUS.

A l'eau! (*Malgré les cris et les efforts de Jérôme, que les paysans contiennent, Jacques et Niquet soulèvent la caisse et la lancent à la rivière! Jérôme s'échappe à ce moment des bras de ceux qui le retiennent, et semble vouloir se jeter à l'eau avec son trésor.*)

JÉRÔME.

Ah! ruiné! ruiné. (*Il tombe évanoui dans les bras de Niquet. A ce moment, on voit paraître, au sixième plan à droite, Marie sur son radeau agitant sa mante et appelant au secours. Du sixième plan à gauche arrive une barque montée par Georges, Charles, Etienne et Gertrude.*)

MARIE.

Charles, à moi, à moi!

GEORGES.

Marie!

ÉTIENNE.

Ma sœur!

CHARLES.

Mon enfant!

CHARLES et ÉTIENNE *aident Marie à monter dans la barque.*

TOUS.

Sauvée! sauvée!

JACQUES, *apercevant Georges.*

Monsieur Georges, votre frère...

GEORGES.

Eh bien!

NIQUET.

Il est avec nous.

JACQUES.

Le voilà!

CHARLES.

Mon père! sauvé!

GEORGES.

Merci! mon Dieu! vous ne nous avez frappés que dans notre fortune.

GERTRUDE.

Qui nous viendra en aide à présent?

GEORGES.

Dieu!

ÉTIENNE.

Et la France!

FIN.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.